

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 57

DECEMBRE 2008

JANVIER 2009



**LEO
MAJOR**

**L'HONNEUR D'UN
CANADIEN**



**HISTOIRE D'UN B17
UN FRANCAIS EN UKRAÏNE
LA BATTERIE DE MERVILLE
SALONS MAQUETTISTES**





<http://www.39-45.org/portal.php>



HISTOMAG'44

Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU
 Frédéric DUMONS
 Éric GIGUERE
 Alain LELARD
 Laurent LIEGEOIS
 Philippe MASSE
 Philippe PARMENTIER
 Henri REGISTER
 Prosper VANDENBROUCKE

Contacts Rédaction
hell_on_wheels@noos.fr
fdumons@yahoo.fr

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés par l'Histoire. A ce titre le magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, nous annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable du développement.

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer



SOMMAIRE

Le billet des Rédacteurs en chef	Page 3
L'Edito de Stéphane Delogu	Page 4
La Presse	Page 5
Livres et DVD	Page 10
N'oublions jamais par J.Major	Page 12
Une page d'anthologie	
par G.Stevenot	Page 24
Voyage involontaire des Pyrénées à	
l'Ukraine par A. du Cheyron d'Abzac	Page 26
Le saviez-vous ?	Page 38
Le coin du BTP- La batterie de Merville	
par Jean Cotrez	Page 40
Salons maquettistes	
par P. Masse et F. Dumons	Page 47

Le billet des Rédacteurs en Chef

Chers lecteurs,

Comme vous avez peut être pu le constater sur le forum du « Monde en Guerre », ou comme vous le constaterez en lisant ces quelques lignes, la rédaction du magazine s'est transformée. D'anciens membres ont vu leurs fonctions modifiées, de nouveaux membres nous ont rejoint.

Pour ce numéro, pas de changement notable dans la présentation et la mise en page. Les lecteurs que vous êtes, comme la rédaction elle-même, doivent s'habituer peu à peu à la nouveauté. Graduellement des changements seront apportés dans la mise en page, l'illustration, l'ajout d'information et les graphismes. Mais que les fidèles que vous êtes se rassurent, ce qui a fait le succès de l'Histomag resteront des valeurs sûres : l'édito de Stéphane Delogu, les partenariats de presse, les auteurs habituels et occasionnels et bien sûr la couverture du magazine.

Nous espérons également de vous une analyse critique et juste de ce que sera la nouvelle formule dès l'année prochaine. Car, bien sûr, nous ne terminerons pas ce billet sans vous souhaiter d'excellentes fêtes de fin d'année ainsi que tous nos meilleurs vœux pour la prochaine révolution, de notre bonne vieille Terre, autour du soleil !

La rédaction.

Nous informons aussi nos lecteurs que le Forum - Le Monde en Guerre - est à l'initiative de l'érection d'une stèle, qui sera inaugurée le 7 juin 2009 face à la ferme de Beauvoir, à la mémoire des 400 Canadiens tombés en juillet 1944 lors de ce tragique épisode de la Bataille de Normandie. Cette stèle sera dédiée aux soldats du Régiment des Fusiliers Mont Royal, qui a fourni l'effort principal et ayant perdu la moitié de son effectif en trois jours de combats acharnés.



* Aucune justice n'est possible pour les morts ...
 mais si nous ne pratiquons pas le " Devoir de Mémoire ", ils mourront une seconde fois. * Elie WIESEL

L'édito

par Stéphane Delogu

Noël approche et ce numéro d'Histomag l'a devancé de quelques semaines, histoire de vous mettre dans le bain des cadeaux et des confettis. A l'image du Père Noël, on reçoit assez peu de lettres de remerciements une fois la tournée bouclée, ce qui ne nous empêche pas d'avoir notre public d'habitues et qui guettent, l'œil affuté et les sens en alerte, l'avis de parution. Ce brave Santa n'a jamais attendu qu'on se confonde en conjonctures post festives pour être assuré que son succès ne connaisse pas une ride. C'est un peu notre cas figurez vous. L'année qui s'annonce est porteuse d'espoir pour notre équipe et il ne serait pas étonnant qu'elle s'étoffe et que le Mag ne franchisse un palier supplémentaire. Après une réflexion d'automne, on s'est dit qu'on fait bien les choses dès lors qu'on évite de s'éparpiller et que par conséquent ceux qui œuvraient à la bonne marche du forum pouvaient difficilement être présents de la même manière sur Histomag et réciproquement. C'est dans cet esprit que les rênes sont à partir de ce numéro tenues solidement par Philippe Parmentier et Frédéric Dumons, épaulés à la correction et la mise en forme par Laurent Liégeois.

Les Etats Unis ont livré un verdict sans précédent dans la course à la présidentielle en servant au monde entier un évènement hors du commun : un président de couleur. Et le monde entier, à genoux, de crier béatement au miracle. Qu'il y a-t-il de si particulier si ce n'est que le 44^{ème} président des Etats Unis est moins pâle que ses prédécesseurs ? A vouloir saluer un résultat symbolique on en vient presque à produire l'effet inverse, c'est-à-dire que ne pas être blanc serait déjà une prouesse et que celui qui parviendrait à un niveau identique mériterait encore plus de louanges. Si tout est parti d'un bon sentiment, on n'en retiendra que le message subliminal qui lui, dénature le vrai sens d'une élection. Barack Obama a été élu parce qu'il défendait le meilleur programme, ce qui le rend respectable à ce titre. Sa couleur de peau n'est qu'anecdotique et ne doit pas faire oublier qu'Obama doit sa réussite à son seul talent. Racisme vous avez dit ? Le racisme commence justement lorsqu'on en vient à annoncer son élection est un miracle, tout simplement parce qu'il est né moins blanc que ses concurrents. La valeur intrinsèque d'un homme ne se juge pas à sa couleur de peau, mais à ce qu'il porte au fond de lui. Laissons à Obama ses origines, qui ne sont ni un avantage et encore moins une tare et attachons nous à ses projets et à la manière dont il va sortir de l'ornière un pays malade de ses propres travers. C'est avant tout ce qui lui est demandé. S'il échoue, les mêmes travers pourraient faire dire à certains : « *C'était prévisible, vous savez pourquoi* ». Certains évènements sont des non évènements, tout comme le port d'un tchador peut déclencher en France un séisme de dimension nationale. Et si justement il n'y avait aucune sanction ni réaction ? On peut légitimement imaginer que face à l'indifférence générale, la plupart des faits divers seraient rapidement à ranger au rayon des affaires classées. La différence ne se fait jour que lorsqu'on la met en avant avec insistance. Au-delà de l'élection d'Obama et pour rester dans un contexte historique, on se met à espérer que la vraie place des combattants de couleurs engagés en Europe à partir de 1944 et sur le front du Pacifique bien plus tôt, ne soit plus celle de faire valoir, de combattants de seconde zone. Relégués le plus souvent à des tâches subalternes, les G.I's de couleur se sont pourtant battus comme des lions à chaque fois que l'occasion leur a été donnée de le faire. L'Histomag vous a longuement relaté la chronique du 761st Tank Battalion : avaient ils moins de valeur et de qualité parce qu'ils n'étaient pas blancs ? Que du contraire. Ils ont fait honneur à un pays en lequel ils n'avaient jamais cessé de croire, lequel leur a offert bien peu en échange, à peine un soupçon de reconnaissance. Si les Etats Unis doivent faire la paix avec leur conscience, il faudra remonter à l'aube de leur histoire. Au-delà de l'élection d'Obama, le vrai changement serait que les Américains reconnaissent en chœur : « *C'est vrai, nous avons donné la liberté à l'Europe opprimée en 1944 en nous battant pour des valeurs universelles alors que nous pratiquions nous même la discrimination entre les individus. Nous accorderons désormais à chaque la place qu'il mérite* » Voilà ce qui serait, au fond, une vraie victoire.

Noël est le moment privilégié pour faire un break avec son nombril et se consacrer aux autres, au plaisir d'offrir et de partager. Dans quelques mois, nous inaugurerons une stèle qui représente bien peu au regard des sacrifices qu'ont acceptés ceux pour qui nous allons la faire ériger. Nous avons besoin de vous et de votre soutien : toute une communauté s'est mobilisée pour cela, chaque soupçon de force qui se cache au plus profond du forum compte. Quel moment mieux choisi pour contribuer à ce monument qui sera celui de notre reconnaissance ? Aidez nous, aidez les Canadiens à disposer d'un lieu de recueillement. Ne le faites pas pour vous, c'est Noël : faites le pour ceux à qui vous donnerez une marque d'affection par votre geste.

En attendant, profitez des fêtes pour vous attarder sur des valeurs qui ne se démodent jamais et qui font avancer n'importe quelle entreprise, qu'elle soit humaine ou plus basement matérielle. L'équipe du forum et du mag a bien mérité un peu de repos après avoir beaucoup donné. Elle donnera encore, tout autant, tant que l'aventure se poursuivra.

La Presse



Ligne de front n°13

6.90 €



Raiders on the storm !

Le 2nd Raider Battalion débarque à Makin

À la mi-1942, les victoires américaines de la mer de Corail et de Midway ont permis d'asséner un coup d'arrêt à la progression japonaise dans le sud et le centre du Pacifique. Cependant, la situation est encore loin d'être complètement stabilisée et la présence des Japonais dans les îles Salomon fait encore peser une lourde menace sur les lignes de communication alliées vers l'Australie. En conséquence, l'Amiral Nimitz décide de lancer début août une opération amphibie contre l'île de Guadalcanal (opération « *Watchtower* ») où les Japonais projettent de construire un aérodrome. Parallèlement à cette opération, il ordonne début juillet l'exécution d'un petit raid de diversion sur les îles Gilbert. Après avoir envisagé plusieurs possibilités, c'est finalement l'atoll de Makin qui est désigné comme l'objectif de cette attaque secondaire. La plus grande île, Butaritari, abrite effectivement une petite garnison évaluée à une cinquantaine d'hommes chargés de maintenir en état une base de ravitaillement pour hydravions et une station radio. Les Américains espèrent que la destruction de cette petite base sans réelle importance stratégique amènera l'état-major impérial japonais à craindre une attaque de plus grande envergure dans ce secteur et donc d'y envoyer des troupes qui seraient bien plus utiles dans les Salomon.

Duel aux portes du Reich

AACHEN / AIX-LA-CHAPELLE : UN STALINGRAD DE L'OUEST ?

Septembre 1944. Au cours des trois mois qui viennent de s'écouler, les forces militaires du Reich ont été amputées sur l'ensemble des fronts de près de 900 000 hommes tués ou prisonniers et ce sans même compter plusieurs centaines de milliers de blessés. La destruction de la *Heeresgruppe Mitte* sur le front de l'Est, celle de la *Heeresgruppe B* en Normandie, ainsi que la retraite précipitée de la *Heeresgruppe C* en Italie sont autant de gages que l'appareil militaire allemand est à la veille de son effondrement et que la fin de la guerre est proche. Uniquement sur le Westfront dont il reprend la tête le 4 septembre, le Generalfeldmarschall von Runstedt évalue à 27 le nombre de divisions pouvant être considérées comme détruites au cours de l'été. Après guerre, il n'hésitera d'ailleurs pas à écrire que, pour lui, « la guerre s'est terminée en septembre. » Le « navire Allemagne » fait eau de toute part et le désastre paraît irrémédiable à très brève échéance. « Back home for Christmas », « Retour à la maison pour Noël », commence-t-on à entendre dans les rangs alliés. Le temps paraît venu pour l'exécution de la seconde phase du plan du général Eisenhower pour la libération de l'Europe : « *débuter les opérations visant le cœur de l'Allemagne et la destruction de ses forces armées.* » Reste pour cela à franchir la dernière barrière défensive construite dans les années 1930 pour se prémunir des Français : le *Westwall* qu'on ne connaît à l'Ouest que sous le nom de « Ligne Siegfried ».

Second « miracle » sur la Marne !

Témoignage du caporal Désalbres - juillet 1918

À l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'Armistice de 1918, nous nous devons de présenter les mémoires d'un combattant de la Grande Guerre.

C'est dans les écrits laissés par le caporal Désalbres du 128e régiment d'infanterie (R.I.) que sommes allés puiser le témoignage qui suit, dont l'originalité est de décrire la guerre de mouvement telle qu'elle réapparaît au cours des derniers mois du conflit, au terme de quatre cruelles années de guerre de position. Louis Désalbres, né en 1899 et appartenant à la classe 1917, est incorporé le 8 janvier 1916 au 107e R.I. d'Angoulême. Après six mois de classes, il rejoint le front le 21 juillet 1916 où, à l'issue de quatre mois supplémentaires d'instruction, il est définitivement affecté au 128e R.I. À partir de la fin mai 1917, il est de tous les combats menés par son régiment et connaît son baptême du feu à Verdun, le 23 août, lors de la reconquête de la cote 304. Après avoir participé à la bataille des Flandres de mai à juillet 1918, il va connaître la première des offensives victorieuses qui conduiront à la victoire des Alliés. Le 18 juillet débute en effet la seconde bataille de la Marne au cours de laquelle les VIe et Xe armées françaises, assistées de quatre divisions américaines, vont percer avec succès les lignes allemandes. C'est dans ce contexte que débute le récit du caporal Désalbres.

L'ARMIR face à l'Armée rouge La « Première bataille défensive du Don »

C'est ainsi que les Italiens dénomment l'offensive de l'Armée rouge sur le Don à la fin de l'été 1942, destinée à soulager la pression exercée sur Stalingrad. Grâce à cette initiative, les Soviétiques espèrent profiter de la division des forces allemandes – la Heeresgruppe B progresse vers Stalingrad, alors que la Heeresgruppe A s'enfonce dans le Caucase – pour leur porter le coup de Jarnac. Pour la 8a Armata italiana récemment constituée, le baptême du feu sera ardu. Néanmoins, malgré les polémiques, sa ténacité parviendra à empêcher la rupture du front sur les arrières de la 6. Armée de Paulus.

Avec les Centurions... ...au « pays du matin calme » - Corée, 1950-1953

Bien que conçu pour affronter les chars lourds allemands de la Seconde Guerre mondiale dans les plaines européennes, le char britannique A41 Centurion arrive trop tard en unités pour dévoiler son potentiel militaire lors du conflit. Ce n'est cependant que partie remise, son châssis se révélant particulièrement adapté aux différents programmes de modernisation qui vont émailler son parcours. Le Centurion participe ainsi à quasiment tous les conflits de l'après-guerre. Mais c'est en Corée qu'il va connaître son baptême du feu.

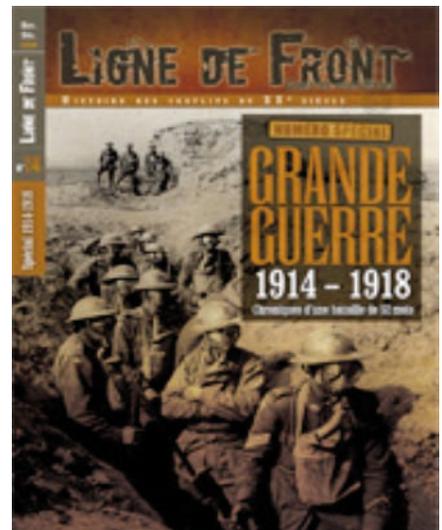
Commémoration oblige du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'Armistice de 1918, Ligne de Front sort un numéro spécial :

Ligne de Front spécial n°14

GRANDE GUERRE 1914 - 1918

Chroniques d'une bataille de 52 mois

Vendu au prix de 10,50 €



11 Novembre 1918. Il y a 90 ans, les armes de ce qui fut le plus terrible conflit de tous les temps se taisaient partout en Europe après plus de quatre longues années d'un carnage quasi permanent. 1 400 000 soldats Français, 1 800 000 Allemands et 1 million de Britanniques y laissèrent la vie. Les ultimes témoins de cette génération sacrifiée sont en train de s'éteindre à la suite de Lazare Ponticelli, dernier combattant de la Grande guerre ayant porté l'uniforme français. Pour toutes ces raisons, cette commémoration résonne particulièrement dans notre mémoire collective. C'est pourquoi Ligne de Front / Guerres Mondiales se devait de vous proposer un numéro spécial à la hauteur de l'évènement et de sa mémoire. Celui-ci s'inscrit dans notre collection comme un complément indispensable au Hors-série n°1 « la Guerre des Tranchées » publié il y a deux ans. Ce premier numéro avait été consacré aux combattants, à leur vie, leurs combats quotidiens et à leur environnement. Le numéro que nous vous présentons aujourd'hui vous invitera à prendre de la hauteur pour embrasser du regard l'ensemble de la titanesque bataille qui s'est livrée à l'Ouest entre le 1er août 1914 et le 11 novembre 1918. Les deux batailles de la Marne, la Course à la mer, les sanglantes offensives d'Artois et de Champagne, Notre-Dame-de-Lorette, l'Hartmannwillerkopf, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames, Vimy, Ypres, Paschendaele, le Kaiserschlacht du printemps 1918 et les offensives Foch de la victoire.

Autant de noms de batailles terribles, autant d'épreuves menées dans ou hors des tranchées mais toujours aux limites de la résistance humaine pour les *Poilus*, *Landser*, *Tommies*, *Diggers* et autres *Doughboys*, les simples combattants du front, qui eurent à y prendre part. Ces batailles, dirigées par des chefs tels que Joffre, Pétain, Foch, Haig, Moltke « le jeune », Falkenhayn ou Ludendorff, ont marqué l'histoire militaire - l'Histoire tout court - d'une marque profonde et indélébile. Ce numéro sera également l'occasion de rappeler que la « Der des Ders » ne fut pas seulement à l'Ouest une guerre statique menée dans la boue des tranchées. A l'été 1914 comme lors de l'année 1918, elle fut également une immense bataille mobile, une guerre de mouvement d'une ampleur encore inconnue. De ce premier maelström guerrier du siècle écrasant pendant quatre ans la terre de France, le monde sortira profondément changé.

Au sommaire :

1914 - LE GRAND EMBRASEMENT

La bataille des frontières
La Marne La « course a la mer »
Équilibre des forces sur le front de l'ouest 1914-1918

1915 - LE TEMPS DES "GRIGNOTAGES"

Premier hiver dans les tranchées
Flandres, Artois : le printemps sanglant
La grande bataille d'automne
Les polonais dans l'armée française : la renaissance d'une nation européenne

1916 - VERDUN, LA SOMME : LE TEMPS DES BATAILLES TITANESQUES

La guerre : un éternel recommencement
Verdun
La somme
Retour à Verdun
Le Portugal : une jeune république à l'épreuve de la guerre

1917 - L'ANNÉE DE TROP

Le Chemin des Dames et la « tragédie du printemps 1917 »
La crise de l'armée française et la bataille des Flandres
Courage et lâcheté : la peur sur le champ de bataille

1918 - DE LA CATASTROPHE À LA VICTOIRE

Il faut bien achever une guerre...
Kaiserschlacht ! Les offensives allemandes du printemps 1918
Le vent tourne
Été - automne 1918 : les offensives de la victoire



Toujours chez Caraktère, deux livraisons du magazine Bataille & Blindés dont un hors série traitant du front sud de la bataille de Kursk (Tome 1). Il est réalisé par Jean Restayn, bien connu par ailleurs pour ses profils de blindés. Ce tome traite des combats autour de Prokhorovka (pince sud de la bataille).

Au sommaire :

Jour 1 : 4 juillet 1943

Biographie : Generaloberst Hermann « Papa » Hoth
Tactiques de combat allemandes et soviétiques

Jour 2 : 5 juillet 1943

Témoignage : le SS Panzer Regiment 2 « Das Reich » dans la tourmente de Kursk

Jour 3 : 6 juillet 1943

Témoignage : Avec le Panzer Regiment 6

Jour 4 : 7 juillet 1943

L'artillerie soviétique

Jour 5 : 8 juillet 1943

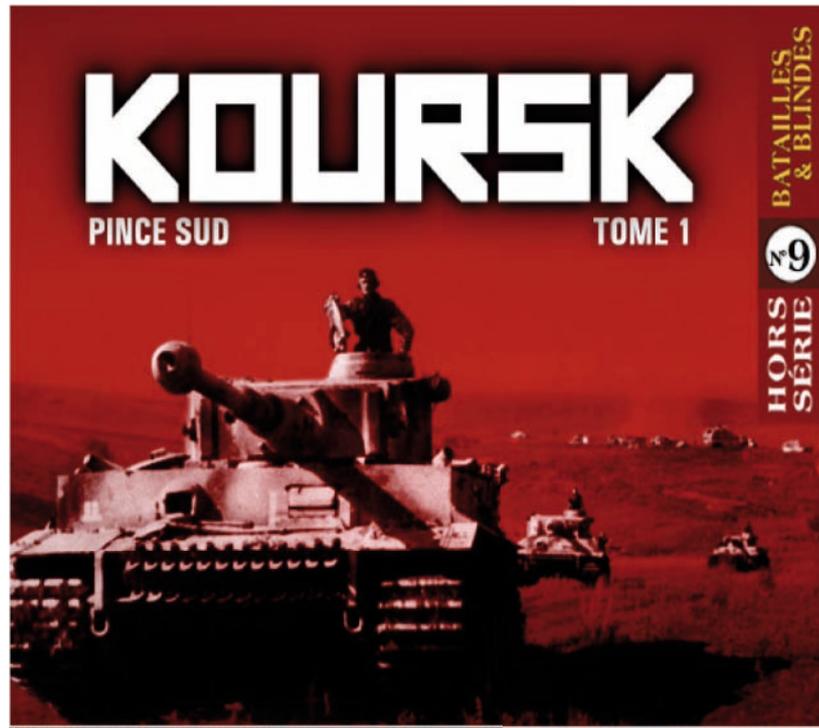
Témoignage : la 7./SS-Panzer-Regiment 1 « LSSAH »
Le rôle de l'aviation antichar

Jour 6 : 9 juillet 1943

Témoignage : Dans le guêpier à Prokhorvka

Jour 7 : 10 juillet 1943

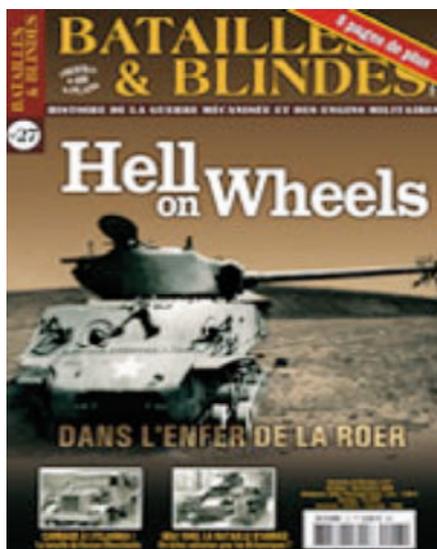
Reportage photo : la 19. Panzer Division
Compte rendu du SS Obersturmbannführer Hugo Kass



Jour 8 : 11 juillet 1943

Témoignage : le « coup de main » du 7./Panzer-Regiment

Ce Hors série est vendu au prix de 14,90 €



Au sommaire du numéro 27

Front de l'Est - Carnage à Lysjanka ! - La bataille de Kursun-Shevchenko

Hell on Wheels - Dans l'enfer de la Roer

« Tiger Country » - Les unités blindées lourdes allemandes en Italie, été 1944

Mai 1940, la bataille d'Arras - Un échec salvateur pour les Britanniques ?

La « Old Ironsides » au combat - Retour d'expérience de la campagne de Tunisie

Le Sherman du Brigadier Harvey

Ce numéro est vendu au prix de 6,90 €

La ligne éditoriale du magazine 2ème Guerre Mondiale repose sur la mise en « miroir » de thèmes et d'événements en les présentant du point de vue des alliés vs l'axe. Le dernier numéro traite des sujets suivants:

- La Libération de Paris : « Paris Martyrisé... Mais Paris libéré... »
- La poche de Falaise : « Le couloir de la mort ».
- L'opération Dragoon, le débarquement en Provence en août 44.
- L'étude « Miroir » porte sur Arnhem ; les raisons d'une victoire improbable vs « Market Garden », d'un espoir ambitieux à un désastre sanglant
- Témoignage d'Emmanuelle Loup, membre du Forum, sur son parcours formidable dans la Résistance à 19 ans
- L'attentat d'Hitler, l'opération Bagration et un article sur la bataille des Mariannes
- Les rubriques habituelles



Ce numéro est vendu au prix de 5,95 €



Enfin nous saluons la sortie d'un nouveau magazine, Tank Zone, édité par Armes & Collections. Le sous titre, Blindés – Canons - Moteur, est suffisamment explicite. Ce magazine s'adresse aux passionnés de la guerre motorisée, aux amateurs de gros calibres et autres aficionados de la motorisation des véhicules en tout genre.

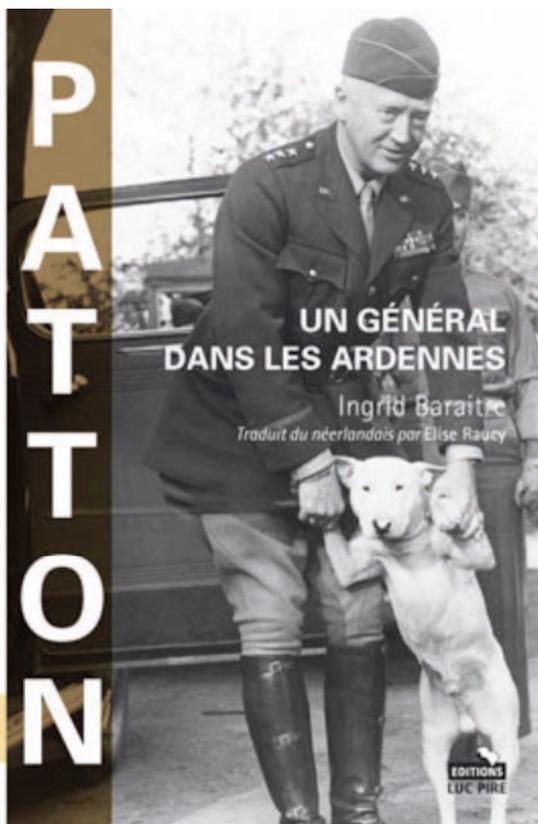
Le premier numéro a pour sujet central la production des blindés de la Panzerwaffe (des origines à 1942), des combats de la 4ème Pz Div en Courlande de l'été à l'automne 1944, des divisions blindées américaines lors de l'Opération Cobra, de l'artillerie divisionnaire française en 1940, de l'utilisation de chars « éventreurs de haies » pendant la bataille dite des haies dans le Cotentin en juillet 44 et des automitrailleuses françaises en Indochine.

Le numéro est illustré par plus de cent clichés et une quarantaine de profils et plans

Ce magazine est vendu au prix de 6,90 €

Livres et DVD

Pour commencer deux ouvrages de la maison d'édition belge Luc Pire. La quatrième de couverture nous présente les ouvrages et leurs auteurs



PATTON Un général dans les Ardennes

Décembre 1944. Le général allemand Gerdt Von Rundstedt lance une offensive dans les Ardennes. Il envoie 29 divisions (environ 600 000 hommes) sur le point faible des lignes alliées, à travers les Ardennes, pour tenter de prendre le port d'Anvers et progresser vers la Meuse. Il rencontre la résistance farouche du général américain George Smith Patton, un homme charismatique. Patton dirige sa 3e Armée depuis l'Alsace vers Bastogne, pour délivrer de l'encerclement la 101e Division Aéroportée, prise au piège. L'offensive des Ardennes tourne en faveur des forces alliées.

Le général Patton s'était déjà distingué lors de la Première Guerre mondiale, il avait même introduit le tank sur les champs de bataille. Mais c'est surtout sa droiture et l'audace dont il a fait preuve au cours de l'offensive des Ardennes qui ont contribué à sa notoriété.

L'historienne Ingrid Baraitre a examiné de nombreuses sources, travaillé avec des dizaines de témoins, les amis et les membres de la famille, et a retracé minutieusement le rôle qu'a joué le général Patton dans les Ardennes.

Auteure : Ingrid Baraitre

Historienne, diplômée de l'Université de Leuven (Belgique). Parallèlement à ses activités dans le domaine du marketing, Ingrid Baraitre a consacré plusieurs années de recherches au général Patton. Pour cette biographie, elle a consulté les journaux de l'époque et la correspondance du général. Elle s'est également appuyée sur les témoignages des membres de la famille, des amis et des collègues du grand militaire.

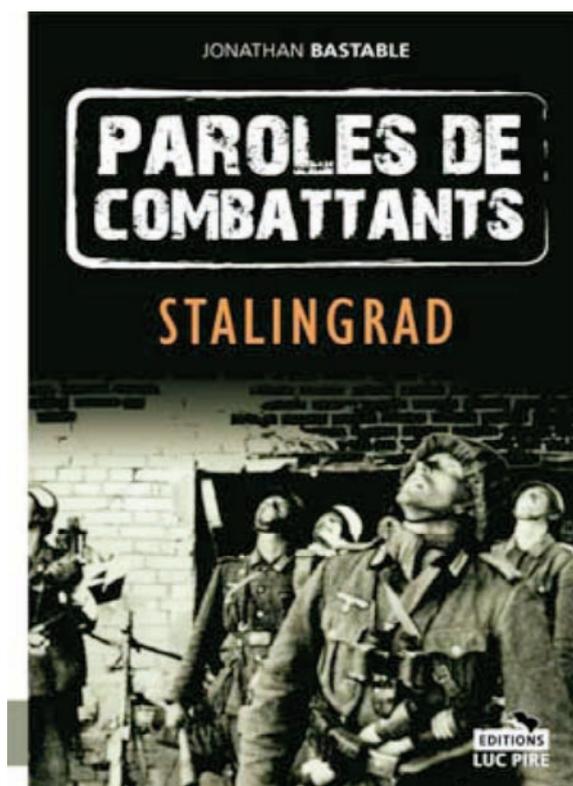
Stalingrad. Paroles de combattants

La Bataille de Stalingrad marque le début de la retraite ininterrompue de l'armée allemande en Europe de l'Est. Il s'agit d'une des confrontations les plus sanglantes de l'histoire : on dénombre énormément de victimes, dont un grand nombre de civils. En effet, cette bataille est également connue pour l'intensité de ses combats urbains.

Basé sur des extraits de lettres écrites sur le front, cet ouvrage s'interroge sur le vécu des Allemands et des Russes qui se trouvaient au cœur de la bataille, les bourreaux comme les victimes, qui trop souvent sont une seule et même personne.

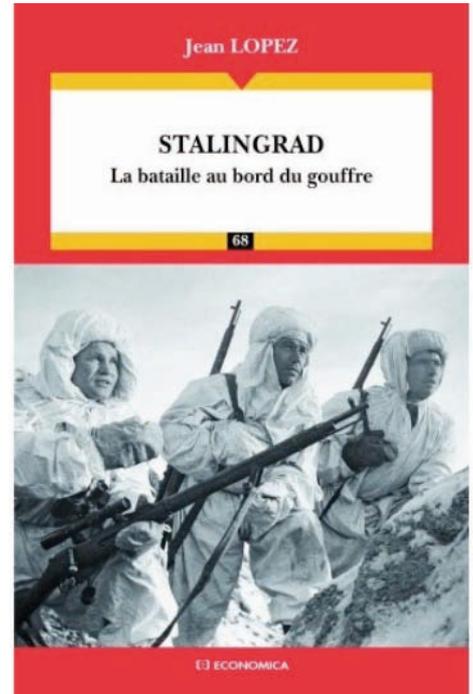
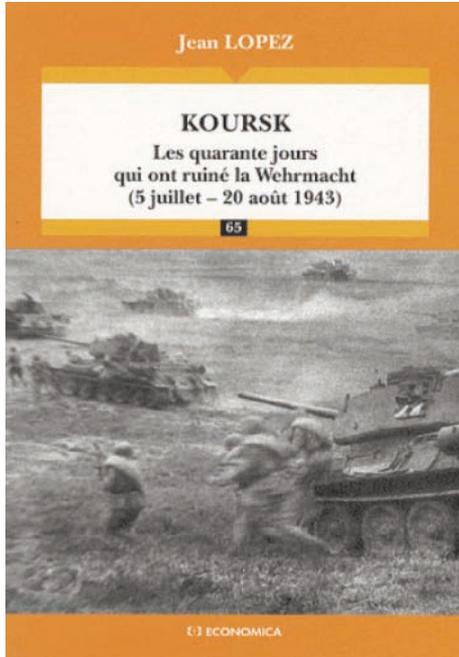
Auteur : Jonathan Bastable

Jonathan Bastable a commencé sa carrière au Sunday Times Magazine. Correspondant étranger à Moscou, il a travaillé pour The Sunday Times, The Scotsman et le Time Out. Il est également l'auteur de plusieurs livres à succès.



Stalingrad et Koursk par Jean Lopez

Les éditions Economica viennent de publier un ouvrage de Jean Lopez : *Stalingrad, la bataille aux bords du gouffre*. Chez le même éditeur, l'auteur avait déjà écrit un ouvrage sur la bataille de Koursk. Dans ces deux livres, Jean Lopez y démonte les mythes et les légendes. Parmi ceux-ci, l'auteur considère que Paulus n'avait aucune chance de réussir sa percée, que la bataille de Stalingrad n'était pas perdue d'avance pour la Wehrmacht. De même il révèle des aspects peu connus de la bataille comme la réussite par Eremenko du blocage de la tentative de percée organisée par von Manstein (opération « Tempête d'Hiver »). Ces deux études apportent un vent nouveau dans la compréhension de deux des plus grandes batailles du front de l'Est.



Les deux ouvrages sont disponibles au prix de 29 €

La bataille de Berlin, le dernier assaut

Les films ayant pour sujet sur le Front de l'Est sont suffisamment rares pour que l'on ne se prive pas du plaisir d'en visionner un.

Dans le cas de la bataille de Berlin - le dernier assaut, ce plaisir est garanti. Si on fait abstraction des dernières scènes à la gloire du socialisme triomphant, le film ayant été réalisé en 1971 et produit par les studios Mosfilm, il montre alternativement des scènes de combat assez réalistes dans un Berlin en ruines et présente aussi les différents protagonistes, politiques et militaires, soviétiques et allemands, de la fin du conflit.

Le film est le cinquième et dernier opus de « Libération », œuvre monumentale à la gloire de l'Armée Rouge, retraçant l'Histoire de la Grande Guerre Patriotique de Stalingrad à Berlin. Il se place du point de vue de l'armée soviétique, vision du conflit assez rare pour être découverte

La copie n'est pas parfaite mais on trouve ce DVD à un prix très attractif. Les autres parties du film ne sont pas encore proposées à la vente. Espérons que l'éditeur, Bach Films, poursuive sa bonne idée en décidant de proposer au public les quatre autres films afin de voir l'œuvre dans son ensemble.

Ce DVD est à (a)voir absolument pour tout passionné de l'Histoire du second conflit mondial que nous sommes.



"N'oublions Jamais"

par Jocelyn Major

Cette histoire est celle d'un héros ordinaire, un homme qui n'a jamais pensé faire autre chose que son devoir mais qui l'a accompli dans des circonstances telles qu'elles forcent l'admiration. Elle est aussi l'hommage d'un homme à son père qui s'est éteint il y a quelques semaines seulement. Place au récit extraordinaire de Léo Major, soldat du Régiment de la Chaudière pour qui le premier contact avec le vieux continent eut lieu un certain 6 juin 1944

Le turbulent impact du début de la vie de Léo

La ville de New Bedford, Massachusetts, est un ancien port de pêche à la baleine, niché sur les rives de Buzzards Bay qui fait partie de la côte Atlantique des États-Unis. Ce 23 Janvier 1921, fut une journée mémorable ; les manchettes du journal local annoncèrent la « pire tempête de neige du siècle ». C'était également le jour où le petit Léo Major est né, dans une modeste maison des vieux quartiers

Son père, un canadien français, était ouvrier des chemins de fer nationaux du Canada, en affectation temporaire de travail pour un programme d'échange avec l' « American Railroad Company ». Après l'achèvement de ses travaux, la famille est retournée à Montréal, d'où les Major étaient originaires. Léo a grandi dans une famille où père était le plus souvent parti pendant de longues semaines, œuvrant sur un chantier de construction des chemins de fer. Au fil des années, le jeune garçon fut rejoint par une douzaine de frères et sœurs. On imagine les difficultés rencontrées par sa mère, pour élever ces 13 enfants dans un environnement où la *Grande Dépression* avait déprécié le niveau de vie. La vie quotidienne devint alors un combat de tous les instants. C'est à 14 ans que Léo décide de quitter le domicile familial et de vivre avec sa tante, également résidente de Montréal. Peu de temps après commença alors une vie de labeur au service d'un couple d'agriculteurs. Les travaux rustiques et leur dureté devaient lui être d'un grand secours des années plus tard lorsque la guerre l'envoya en Europe. Entre un père violent lorsqu'il revenait au foyer et une mère dépassée par sa très nombreuse famille, ce départ fut certainement ce qui changea positivement la vie du jeune Léo.

Dans une économie canadienne récupérant lentement des résultats dévastateurs de la sévère dépression de 1938, Léo fut engagé en tant que travailleur de la construction à la « Gare Centrale » qui était en train d'être érigée sur le site de l'ancienne gare, près du centre ville. C'était une tâche très dure, car elle exigeait de lever des objets lourds, dangereux et supporter des « quarts » de 9-10 heures de travail par jour, six jours par semaine. Ne ménageant pas ses efforts, Léo allait forcer l'admiration de son contremaître, qui remarqua vite le penchant du jeune homme pour les missions difficiles et dangereuses ; il hérita ainsi de la charge périlleuse du dynamitage de trous dans la roche, afin de consolider les pieux qui devaient soutenir les murs et les planchers du bâtiment.

Le départ pour l'Europe

Les années passèrent alors que les risques de guerre en Europe devenaient chaque jour plus grands. Finalement, la peur de la guerre totale s'est transformée en réalité, lorsque l'Allemagne a envahi la Pologne, le 1er septembre 1939, invasion ponctuée par l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France, le 3 septembre 1939. Le Canada en fit de même, une semaine plus tard. La vie de Léo venait, sans qu'il le sache, de prendre un virage décisif. Alors âgé de 18 ans, Léo fut l'un de ces nombreux volontaires pour aller se battre Outre Mer. Le célèbre "Royal 22ème Régiment" (Van Doos Regiment), à Montréal fut sa première unité. Pour l'heure, c'est une formation soutenue qui l'attendait à Valcartier.

Informé du prochain départ du «Régiment de la Chaudière» formé de Canadiens Français, le bouillant jeune homme y demanda son affectation, qui bien sûr ne lui fut pas refusée. A la fin de 1940, le régiment de Léo embarquait à bord du «Strathmore Liner » situé dans le port de Halifax. Il arriva, après avoir rencontré des icebergs et une météo extrêmement froide et venteuse, au port de Glasgow sur la rivière Clyde, au début de 1941. Sa formation débuta sans plus tarder. En arrivant au Royaume-Uni, les jeunes Canadiens connurent un choc culturel tant la langue, les costumes et les coutumes étaient très différents de ce qu'ils trouvaient à la maison. Mais ils n'étaient pas venus en ces lieux pour apprendre à agir comme les écossais ou les britanniques, leur tâche était confrontée à la dure réalité de la formation pour la guerre sur le continent européen où la miséricorde n'est ni demandée, ni accordée.

La formation durait de l'aube à la tombée de la nuit, 6 jours par semaine, 50 semaines par année pendant plus de 3 ans et demi. Ils sont devenus physiquement et mentalement alertes et endurcis alors que la guerre sur mer, dans les airs et dans le désert africain se poursuivait tout en gagnant peu à peu une supériorité sur le terrain, alors que la liste des victimes s'allongeait chaque jour



Alors que la plupart des recrues du Régiment de la Chaudière, pouvaient difficilement parler anglais, Léo fut l'un des rares chanceux qui le pouvaient ; Il fut rapidement absorbé dans les unités de formation de la base. Là, Léo se spécialisa dans l'art du franc-tireur, le dépistage et les opérations commando. De plus, pendant son temps libre, il choisit la boxe comme un « loisir » sous la direction d'un excellent instructeur. Étant donné que les trois cours spécialisés exigeaient un régime strict de théorie et de travaux pratiques, Léo n'eut pas le temps d'occuper un tabouret de bar dans un pub local ou de participer à la chasse aux jeunes filles comme la plupart de ses autres camarades faisaient. Au cours de sa formation, Léo se lia d'amitié avec Willy Arsenault, un canadien français de Montréal, qui était également formé dans la même ligue que Léo. Finalement, les deux hommes sont devenus inséparables et, plus tard, combattront côte à côte sur les champs de bataille sanglants de l'Europe.

Léo Major en compagnie de son ami Willy Arsenault (J.Major).

L'année 1944 commença avec de lourds bombardements aériens des zones côtières stratégiques, principalement en France, qui étaient conçus comme un double système d'attaque : l'une étant la destruction de l'infrastructure ferroviaire en France, l'autre une stratégie de diversion. Ceci comme prélude à l'invasion planifiée de l'Europe continentale, et faisant qu'Hitler ne pouvait deviner exactement où l'invasion aurait lieu.

En février 1944, le général Dwight D. Eisenhower (Ike) a officiellement été nommé « Commandant suprême

des forces expéditionnaires alliées », faisant ainsi de lui le seul responsable de toutes les principales forces alliées d'invasion. Les tensions au sein du haut commandement allemand augmentaient avec les incertitudes de l'endroit et du moment où les Alliés établiraient leur tête de pont, visant à mener à l'anéantissement final du Troisième Reich. De même, les rumeurs ont fait le tour des camps au sein de l'alliance, afin de concevoir des mesures spéciales pour la dissimulation de secrets militaires qui, autrement, auraient été compromis par un réseau d'espionnage allemand. Des brochures pour les soldats furent postées dans des casernes avec des slogans tels que : « *While you sip, let nothing slip* » ce qui signifie : « Pendant que vous sirotez, ne laissez rien filer » et d'autres phrases similaires. Mais pour tous les peuples occupés de l'Europe occidentale, la longue souffrance, la peur et le désespoir s'étaient transformés en espoir alors que la BBC diffusait des messages encourageants qui promettaient une victoire certaine.

Le Débarquement

À la mi-mai 1944, le Régiment de Léo se préparait à devenir opérationnel pour un transfert vers la côte Sud de l'Angleterre, où plus de 200.000 hommes des troupes alliées s'amassaient en vue de la plus grande opération amphibie militaire que le monde n'ait jamais connue. Deux semaines avant le 6 juin 1944, les troupes ont été placées dans l'isolement, tout congé était annulé, les lettres à des êtres chers étaient lourdement censurées et les téléphones étaient déconnectés.

Chaque soldat attendait l'inévitable, le dernier appel pour l'embarquement dans leurs LCVP « Landing Craft Vehicle & Personnel »¹.

À 0600 h le matin le 5 juin, une heure seulement avant leur embarquement, Léo et des milliers de troupes alliées ont reçu une sombre et laconique note, rédigée par Ike : « *Les yeux du monde sont fixés sur vous. Votre tâche ne sera pas aisée. Votre ennemi est bien entraîné, bien équipé et endurci par la bataille. Il va se battre sauvagement. Mais c'est l'année 1944 ! Le vent a tourné ! Les hommes libres du monde sont en marche ensemble à la victoire !* »

Léo n'a pas été surpris, il savait qu'il allait venir, maintenant il n'y avait pas de retour en arrière et ne souhaitait faire des d'adieux aux gens qu'il laissait derrière !... En début d'après-midi le 5 juin, un chasseur-bombardier « Mosquito » a décollé d'une base aérienne au Nord de l'Angleterre, la destination était à 550 milles au Nord-Ouest de l'Océan Atlantique. Sa mission consistait à y recueillir des données météorologiques essentielles pour évaluer si oui ou non, l'invasion devrait commencer en début de matinée le 6 juin. Les résultats n'étaient pas encourageants pour Ike. Il devait prendre sa décision définitive fondée sur l'évaluation de la météo, sachant qu'il faudrait attendre le passage d'un autre mois pour retrouver des marées favorables. Après de sérieuses discussions avec ses principaux généraux, qui ont duré pendant plusieurs heures, Ike annonçait sa décision définitive. Sept minutes avant minuit le 4 juin 1944, un Eisenhower mal à l'aise disait à son personnel anxieux : « OK. Let's go ! - C'est bon. On y va ! ».

Portant le nom de code «Opération Overlord», l'invasion a commencé à 00:30 heures le 6 juin, nommé «Jour J». Une phénoménale armada de navires de guerre alliés, - les péniches de débarquement et de soutien des navires, 6000 au total -, a mis le cap sur les plages de Normandie pour lancer une attaque contre Mur de l'Atlantique, avec le soutien des aéronefs de transport de troupes, des chasseurs-bombardiers, des avions et de 200.000 hommes des troupes alliées, largement inexpérimentées.

Léo m'a dit plus tard : « *Je me souviens de tout à partir de ce jour, c'est que la mer était sauvage comme l'enfer et la péniche de débarquement était ballottée en tout sens par la mer. L'acier du pont était glissant de toutes les vomissures...! Je me souviens de Larry Caissy, Il avait le teint vert tant il avait vomi et il était d'humeur massacrante. Il était effrayé et m'a dit :*

« *On va tous y passer Léo. On va sauter sur une maudite mine. En plus les autres régiments débarquent avec des tanks pis nous autres on a un bulldozer. On va se faire massacrer* »

Je lui ai répondu :

« *Relax Larry. Tu as une bonne mitrailleuse et tu vas être OK. On a un bulldozer alors que les autres ont juste des tanks. Attend de voir ce qu'on va faire avec* »

Je lui ai dit tout ça en souriant pour lui redonner confiance, cela a fonctionné. »

La force d'invasion principale quitta la quiétude des rives de l'Angleterre dans les premières heures du 6 juin. Les troupes de réserve transitoire, dont la péniche de Léo, les quittèrent quelques heures après arrivant sur le secteur Canadien de la plage Juno vers 10:00 heures de ce matin fatidique. Une fois là-bas, ils sont entrés immédiatement en action pour neutraliser les nids de mitrailleuses qui empêchaient la progression des hommes de la «*Queen's Own Rifle de Toronto* ». Ces derniers n'étaient pas protégés sur un tronçon de la plage où ils étaient exposés à un feu dévastateur qui ratissait le sable, les cailloux, et atteignait les corps non protégés des soldats apeurés. Larry Caissy demanda à Léo :

- « *Est-ce qu'ils sont morts ou ils attendent de recevoir une balle ?* » Léo répondit « *Ouais ! Il faut faire quelque chose sinon ils vont se laisser massacrer* ».

Pour Léo c'était la première exposition au danger mortel des coups de feu, mais cela n'a pas duré longtemps car peu de temps après, les mitrailleuses ont été réduites au silence pour de bon. Léo aidé du lieutenant Raymond et des soldats, Caissy, Hayes, Pagé et Blakeley, du Régiment de la Chaudière, placèrent une mine « *Bangalore* » sous le mur du Blockhaus et après l'explosion ils utilisèrent le bulldozer pour détruire une partie du mur. Les 6 hommes se précipitèrent dans le bunker et surprirent une douzaine de soldats allemands qui tenaient le nid de mitrailleuses. Willy Arseneault, Jacques Roy et Raymond Bélanger arrivèrent par une porte. Ils désarmèrent les allemands et les remirent aux soldats du « *Queens Own Rifle* ». Un sergent de cette unité, arriva peu de temps après et frappa au visage le soldat allemand le plus proche puis épaula sa carabine pour faire feu sur les prisonniers mais Léo s'interposa et dit au sergent « *Ce ne sont plus des soldats mais des prisonniers. Pas de meurtre, compris !* ». Le sergent des Queens lui répondit « *Nous ne faisons pas de prisonniers !* » Blakeley lui répondit : « *Nous si. Trouvez vos propres ennemis à abattre. Ceux-la viennent avec nous* ». « *Goddamn frogs*² » fut la réponse du sergent lorsqu'il sortit. Le soldat allemand remercia Léo qui lui répondit : « *Schnell*³ ».

¹ Péniche de débarquement pour véhicule et fantassins : le LCVP a été dessiné sur les plans de l'ancienne barge de débarquement, le LCPL (Landing Craft Personnel Large).

² NDLR : Littéralement « Putains de grenouilles », traduisez grenouilles par bouffeur de grenouilles, bref français ou francophone.

³ NDLR : Littéralement « Vite ». Dans le contexte traduisez par « Grouilles » ou « Dépêches »

Son entraînement lui a été profitable plus tard dans l'après-midi quand il a été affecté pour une mission de reconnaissance derrière les lignes ennemies. L'objectif de cette mission était d'observer où les allemands se trouvaient et quels types d'armement ils avaient à leur disposition, puis faire un rapport de cette information vitale à son commandant. Plus tard dans l'après-midi du même jour, Léo et un autre éclaireur faisaient une autre mission de reconnaissance quand ils ont vu un Hanomag Sd. Kfz. 251 et ses trois membres d'équipage. Le véhicule blindé était équipé d'un canon de 7,5 cm à haute vitesse. Ils reconnurent ce type instantanément ayant été formés à reconnaître les différents véhicules de combat et de l'armement que l'armée allemande avait à sa disposition. Les deux éclaireurs marchaient sur le côté, cachés par une haie hors de la route, quand ils ont vu le véhicule approcher du bois à partir d'une élévation de la route. L'équipage fumait et bavardait nonchalamment, Léo et l'autre éclaireur se placèrent en position. Lorsque le véhicule fut à portée, Léo tira sur le chauffeur, le blessant à l'épaule. Les 2 hommes en profitèrent pour sortir de leur cachette et mirent en joue les allemands. Un des allemands tenta de prendre son arme mais Léo fut plus rapide et l'homme fut atteint lui aussi à l'épaule. À ce moment les allemands s'avouèrent vaincus. Léo et son compagnon prirent possession du véhicule dans lequel Léo découvrit une radio et des codes allemands. Il obligea le chauffeur à conduire le véhicule vers les positions Canadienne où ils furent reçus par des tirs de canon anti-char des troupes anglo-canadiennes. Léo dut monter sur le dessus du véhicule pour se faire voir par les soldats alliés. Il mentionna qu'il était bien content que les soldats anglo-canadiens ne sachent pas tirer. Une fois devant les positions Alliées, un officier demanda à Léo de lui remettre le véhicule, ce que Léo refusa sur le champ. Il répondit à l'officier anglais: « *C'est un québécois qui a capturé ce véhicule donc il s'en va chez les troupes québécoise* » L'officier du se rendre à l'évidence : il ne pouvait aucunement venir à bout de Léo et le laissa partir. Les officiers du régiment de la Chaudière furent très heureux du cadeau que Léo et son compagnon le leur faisaient. Lorsque j'ai questionné Léo, pour savoir s'il avait eu peur, car c'était la première fois qu'il avait été exposé à une situation réelle de combat, il a répondu : « *Non, cela ne m'a jamais effleuré l'esprit, j'étais trop occupé à tirer sur les allemands !* ».

À la fin de la première journée, la 3e Division canadienne avait fait la percée la plus profonde en terre Normande. Léo avait même pénétré dans la ville de Caen lors d'une reconnaissance. Il annonça aux officiers du Chaudière : « *Il n'y a presque pas d'allemand dans Caen, on peut la capturer aujourd'hui même !* » Les officiers lui répondirent : « *Impossible ! Car les américains sont "Pinned Down"⁴ sur la plage. On doit attendre* ».

Leo Major, suite à l'explosion d'une grenade, a perdu son œil gauche. Pendant quelques mois, il porte comme il dit « un bandeau de pirate » (J.Major).



Deux jours après le jour J, Léo et quatre autres canadiens ont reçu l'ordre d'effectuer une mission de reconnaissance vers les lignes ennemies, près de la ville de Caen, où ils tombèrent face à face avec une patrouille allemande, composée de cinq soldats d'élite de la « Hitlerjugend ». « *C'était eux ou nous*, Léo m'a confié, bien plus tard : « *nous avons donc tiré d'abord et nous les avons tous tués* ». Mais tous n'étaient pas morts, l'un d'entre eux étant mortellement blessé ; Dans son agonie, il a réussi à lancer une grenade au phosphore près de Léo. Elle a explosé couvrant son visage de boue et de débris, mais brûlant également une partie de son visage et le rendant aveugle de l'œil gauche. Léo n'eut pas d'autre choix que de se rendre dans un hôpital de campagne mobile pour se faire soigner les yeux.

Le sous-officier infirmier lui dit : « *Désolé, jeune homme, mais nous devons vous réexpédier en Angleterre* ». Mais pour Léo, l'action venait à peine de commencer, il répondit au toubib : « *Oublies ça, je suis un franc tireur pour le QG, ils ne peuvent pas se passer de moi, mon œil droit est parfait et c'est l'œil que j'utilise pour viser !* ». L'officier médecin le rendit à son unité après lui avoir mis un bandage qui faisait sourire Léo : « *Ça me donnait un air de pirate* ». Léo goûta encore à une autre victoire ! Le lendemain, il était de retour dans l'action, arborant fièrement son bandeau de « pirate » qu'il portait encore, près d'un an plus tard, quand il est entré dans la ville de Zwolle !

Les combats s'intensifiaient, tout comme augmentaient les compétences des combattants et les réussites des armées Alliées, dont les avancées dans le Nord de la France et la Belgique semblaient imparables. Le 9 septembre 1944, un appareil de reconnaissance américain franchit la frontière hollandaise, près de Maastricht, devenant ainsi la première unité alliée à entrer aux Pays-Bas. Trois jours plus tard, un bataillon de troupes américaines traversa la frontière du sud du Limbourg, débutant ainsi la libération définitive des Pays-Bas.

Pendant ce temps, le Maréchal Montgomery initiait un plan audacieux mais mal conçu. Si il fonctionnait, il mettrait fin à la guerre pour Noël. Ce plan eut pour nom de code: « Market-Garden », son but étant de capturer les ponts de Nimègue, Arnhem et Grave. L'opération a débuté le dimanche 17 septembre 1944, mais elle s'est heurtée à de graves problèmes dès le début. L'insuffisance d'échanges d'information entre les britanniques et les résistants néerlandais, l'échec des communications radio entre les différentes unités de parachutistes, enfin le mauvais choix des emplacements de parachutage, ont fait que l'opération est devenue un fiasco, se soldant par le retrait précipité des troupes le 25 septembre. Le coût en vies humaines et la perte de matériel militaire ont été sévères. Un nouveau plan dut être conçu pour traverser le pont stratégique d'Arnhem sur le Rhin et pénétrer en Allemagne. Les seuls résultats positifs de cette opération furent la libération d'une grande partie des provinces du Limbourg, de la quasi-totalité du Brabant et, de la grande ville de Nimègue, à peine 10 kilomètres de la frontière allemande. Cette dernière avait été capturée avec son pont sur le Rhin, resté intact.

Peu de temps après la débâcle d'Arnhem, une autre dure bataille était imminente dans le Sud-Ouest de la Hollande, la tristement célèbre bataille de l'Escaut. Jusqu'à présent, les lignes d'approvisionnement à partir, du port improvisé en Normandie, étaient devenues beaucoup trop étirées et problématiques pour une campagne militaire de cette envergure. Le port d'Anvers était plus proche, il devait être sécurisé avant qu'une attaque planifiée vers la Hollande et l'Allemagne puissent être réalisées. Toutefois, l'estuaire de l'Escaut, situé dans la partie Sud-ouest de la province de Zeeland autour de l'archipel de Walcheren, était la seule solution viable pour une entrée à Anvers par la Mer du Nord. Le delta néerlandais était lourdement fortifié par l'armée allemande, elle devait en être délogée avant que tout navire puisse entrer dans le port. Ainsi a commencé la bataille meurtrière de l'Escaut, dès le 1er octobre 1944, dans lequel l'armée canadienne lutta farouchement et avec beaucoup de bravoure pour le contrôle de l'estuaire.

Au cours de cette bataille, cette fois encore, Léo est fut intensément impliqué. Autour de minuit, son commandant lui dit : « *Léo, je veux que tu vérifies et vois si tu peux trouver les 50 "zombies"⁴. Je les ai envoyé en patrouille cet après-midi, mais ils ne sont pas encore revenus et je commence à être inquiet* ». Léo s'avança seul, dans la nuit noire, se déplaçant légèrement car il portait ses chaussures de sport PT comme il l'a toujours fait lors de patrouille. Il franchit les décombres d'un pont détruit pour entrer dans un village vers 06 H 30. Là il repéra le pâle reflet de fusils empilés contre une maison. S'étant approché de plus près, il remarqua un tas d'équipements de soldats, casques, radios et sacs à dos qui étaient éparpillés au travers de cet endroit. Il est entré dans une maison voisine, et, après avoir fouillé furtivement chaque chambre à l'étage inférieur, il se dit « *Personne ici* ».

Précautionneusement il monta l'escalier vers l'étage supérieur où il jeta un œil à travers une fenêtre donnant sur le Nord alors que les lueurs de l'aube filtraient au travers de la fenêtre, mais il ne vit aucune trace des « zombies » disparus. Il alla à la fenêtre opposée qui donnait sur un canal et sur les plaines. Avec son unique bon œil, il remarqua les tranchées qui avaient été creusées à côté du canal, mais il vit aussi les nombreux soldats allemands qui s'y étaient apparemment endormis. Deux sentinelles faisaient le guet sur la digue. Il mit au point un plan audacieux après qu'il ait soigneusement étudié les allemands, ce qui le fit marmonner : « *C'est à cause de vous que je suis détrempe et gelé. Alors vous allez payer* ».

⁴ NDLR : Cloués (au sol)

⁵ Jeunes soldats inexpérimentés fraîchement arrivés d'Angleterre

Silencieusement, il se glissa furtivement jusqu'à la première sentinelle, il captura l'homme sans que celui-ci puisse réagir. Il se servit de celui-ci comme appât et captura la deuxième sentinelle. Il leur ordonna de le conduire jusqu'à l'officier qui commandait cette troupe. Léo désarma l'officier choqué par ce qui lui arrivait. Léo, pointant son Sten gun menaçant, ordonna à l'allemand de se lever, puis lui dit : « Réveillez vos hommes. Vous allez tous venir avec moi ». Voyant qu'il venait d'être énergiquement capturé, l'allemand prit le parti d'obéir à l'ordre. Il aboya un ordre, s'adressant à ses troupes qui, comme tous les soldats bien disciplinés, ont immédiatement réagi à l'exception d'un seul qui a tenté d'utiliser son fusil. Ce qui s'avéra être pour la dernière fois de sa vie, Léo le tuant instantanément et donnant ainsi un avertissement aux autres. « Achtung, a-t-il crié, Hände hoch !⁶ » A tel point qu'ils levèrent leurs mains et marchèrent en rang devant Léo et dans la direction où il braquait son arme.

Mais, ce n'était pas encore terminé, Léo et ses prisonniers se trouvant bientôt pris sous le feu de troupes SS situées dans un village voisin. Les SS avaient sûrement été alertés par le coup de feu de Léo et, se rendant compte que les leurs se soumettaient, ils ont décidé d'ouvrir le feu. Léo ne broncha pas et continua de marcher alors que plusieurs de ses prisonniers furent blessés ou tués sous les balles des SS. Apparut, ensuite, un char Sherman qui arriva sur la scène et dont l'équipage dit à Léo : « On s'occupe de vos prisonniers ». Léo refusa et leur ordonna plutôt d'ouvrir le feu sur les troupes SS, ce qu'ils firent. Léo poursuivit son étonnante tâche, continuant à diriger ses prisonniers vers son poste de commandement. Etant arrivé, il remit plus de 93 prisonniers de guerre à son commandant qui en resta bouche bée. Pour eux, la guerre était finie, alors que pour Léo c'était une autre réussite audacieuse qui allait enrichir sa future réputation. Plus tard, Léo refusa d'être décoré pour cet acte de bravoure, se fondant sur son principe que Montgomery était incompetent et ne pouvait donc remettre de médaille. Léo, le jeune homme en provenance du Canada, était un soldat exceptionnel avec un courage phénoménal. Malheureusement, on ne sut jamais ce qui était arrivé aux « zombies ».

Quelques semaines plus tard, les canadiens ont rencontré une forte résistance de la part des allemands. Il s'ensuivit une féroce bataille qui aboutit à nombre de victimes des deux côtés. Pour le moment, ce coin de pays, assez plat, était tombé dans le silence, comme par respect pour les morts. On y voyait un char « Tiger » renversé par la force d'une attaque à la roquette d'un Typhoon, la fumée sortant encore en spirale de sa tourelle ouverte alors que ses occupants, carbonisés, étaient éparpillés à ses côtés. À proximité il y avait également quelques soldats canadiens morts, peut-être pris dans le feu croisé à un certain moment dans le cycle infernal de la bataille.

Léo et ses camarades, dont l'aumônier du régiment, circulaient avec leur « Bren carrier » sur le champ de bataille et s'arrêtèrent devant l'horrible scène où le « padre » descendit pour évaluer la situation. L'aumônier suggéra de charger les morts dans le Bren. Léo, toujours prêt à aider l'aumônier, chargea les cadavres. Le conducteur et le « padre » s'assirent à l'avant, tandis que Léo sauta à l'arrière du véhicule. Léo alluma une cigarette « Sweet Caporal » afin de camoufler l'horrible odeur de chair brûlée, astuce qu'il avait découverte lors de la tristement célèbre déconfiture allemande de la poche de Falaise, le 21 août.

Mais le Bren n'alla pas très loin ! Léo entendit une forte explosion, son corps fut projeté en l'air et atterrit durement, sur le dos, dans un sol boueux. Il immédiatement perdit connaissance, il se réveilla quelque temps après, alors que deux médecins étaient penchés sur lui. Ils lui demandèrent : « Êtes-vous correct ? » Léo leur répondit : « Est-ce que le "padre" va bien ? », les médecins n'ont pas répondu. Ils l'ont déposé sur une civière, puis sur une Jeep pour un trajet chaotique vers l'hôpital de campagne, 100 kilomètres plus loin, tout en stoppant toutes les 15 minutes pour administrer de la morphine afin de calmer la douleur extrême de son dos.

Le pronostic de la blessure de Léo n'était pas très encourageant, le médecin lui dit qu'il s'était fracturé 3 vertèbres, plusieurs côtes ainsi que ses deux chevilles. « Pour toi la guerre est finie, jeune homme. Tu retournes à la maison ». Mais le médecin ne savait pas quel genre d'homme était Léo, et surtout qu'il ne voulait pas entendre ces mots négatifs. Il attendit patiemment pendant qu'on enveloppait son torse dans le plâtre après il tomba dans un sommeil réparateur.

Après une semaine de convalescence à l'hôpital, Léo devint très agité, préparant une évasion afin soit de réintégrer son bataillon, soit de visiter son amie Antoinette, à Nimègue, qu'il avait rencontré en septembre 1944. Compte tenu des circonstances, le choix était facile, il choisit la dernière option. Ayant l'intention de fuir sans faire trop remarquer son volumineux corps moulé, il chercha un vêtement lui permettant de camoufler son plâtre. Il le trouva sous la forme d'un grand manteau militaire accroché à un mur de la salle. Après une planification minutieuse, il s'éclipça tôt le lendemain matin. Il parvint à obtenir une place dans une Jeep de l'armée de l'air qui était en route pour Nimègue. Y étant arrivé, il causa pas mal de consternation lorsqu'il s'est trouvé face à la mère d'Antoinette, qui avait ouvert la porte. « Que faites-vous ici ?, a-t-elle dit, incrédule, je pensais que vous alliez libérer la Hollande ! ».

Néanmoins, il fut reçu à bras ouvert et, après avoir entendu ses malheurs, il fut invité à rester jusqu'à ce qu'il se sente mieux. Un jour, il a demandé au chef de famille une scie et, alors que tout le monde se demandait ce que Léo allait faire dehors, il coupa soigneusement son plâtre en deux et jeta les morceaux dans la cour. Avec Léo, rien n'était impossible.

⁶ NDLR : « Attention... haut les mains »

Après un mois et demi de récupération, chez sa bien-aimée, Léo était physiquement assez bien pour retourner à son Régiment de la Chaudière, qui à l'époque, combattait dans les forêts denses de Rhénanie. Cette position stratégique allemande était très fermement défendue ; Située juste à l'est de la frontière hollandaise et attenante à la province de Gelderland. Cette bataille compta un nombre de victimes considérable, la Rhénanie étant officiellement déclaré libérée de toute résistance allemande le 11 mars 1945. La dernière campagne de libération des Pays-Bas a commencé le 12 mars par le réacheminement de la 2e Armée britannique au sein de laquelle la 1re Division d'infanterie canadienne est rattachée. Elle a traversé la rivière IJssel et libéré la ville de Doesburg et les villes sur la Veluwe au Nord-ouest de Gelderland. Simultanément, les 2e, 3e, 43e, 51e et 53e Divisions d'infanterie, ainsi que plusieurs divisions blindées canadiennes, devaient avancer dans une zone près de Nimègue et Arnhem au Nord et au Nord-est de Gueldre et la province d'Overijssel.

Il faut dire que chaque fois que les canadiens opéraient, les membres de la résistance hollandaise rencontraient les commandants d'unité pour leur fournir des informations détaillées sur les forces allemandes, bastions et emplacements de batteries d'artillerie. Les allemands ont souvent utilisé des fermes et des étables pour leurs positions défensives car il s'agissait des seuls endroits à couvert dans cette contrée. Le résultat, cependant, a été dévastateur pour les agriculteurs car les canadiens ont été contraints de détruire ces belles fermes et les granges.

Pendant la guerre, les Alliés ont effectué des parachutages pour fournir à la Résistance les armes nécessaires pour attaquer les restes des troupes allemandes pendant que les canadiens se rapprochaient de leur ennemi détesté. Dans de nombreux cas, la Résistance, armés de Sten guns, pistolets et fusils, organisait des frappes préventives contre les allemands. Il n'était pas rare qu'ils prennent plusieurs prisonniers allemands et les remettent aux postes de commandement des forces Alliées. Tout aussi souvent, ces actes héroïques ont eu des ratés ; Des membres de la Résistance furent capturés et exécutés sur place alors que les civils, y compris les membres de leur famille, étaient forcés d'assister à ces exécutions. Ces actes brutaux ont jeté une ombre sur les joies de la libération.

Pendant ce temps, la 3e Division canadienne, à laquelle appartenait le régiment de Léo, attaquait les bastions allemands dans les régions le long de la rive orientale du fleuve IJssel. Elle avançait en direction du Nord où elle libéra plusieurs villes, bourgs et villages. On notera, le 8 avril, la ville de Zutphen (Où Léo s'illustra en se faufilant dans la ville et en éliminant des snipers SS et en blessant des officiers allemands alors que les troupes attendaient pour débiter l'assaut) et celle de Deventer le 10 avril. Là où les Canadiens sont passés, il y avait toujours une multitude de citoyens debout au bord des routes, prêts à leur offrir une bienvenue tumultueuse de joie et gratitude, partagée par un affichage flou des trois couleurs des drapeaux et des bannières orange symbolisant la joyeuse bienvenue : « *Merci Canada* ».

Vue des tours du Sassenpoort (à gauche) et du Peperbus (à droite). Ce sont effectivement de très bons points de repère pour Léo et Willy pour atteindre Zwolle (DR)

Comme la 3e Division canadienne évoluait régulièrement vers le Nord, le long de la rivière IJssel, les allemands s'opposèrent vivement, surtout dans les grandes agglomérations. Etant moins nombreux, à court de carburant et de nourriture, tout ceci était vain. Malgré les destructions allemandes de ponts, de bâtiments et de routes, les Alliés libéraient de plus en plus de villes et de villages le long du fleuve au grand soulagement des citoyens.



Un des objectifs, pour les unités de la 3e Division, était de capturer la ville de Zwolle, d'importance stratégique comme l'estimait le commandant de la division. La place était fortement défendue car Zwolle était un centre important de transport par chemin de fer, par route et par eau. C'était également une ville de garnison abritant le siège des détachements des tristement célèbres Gestapo et Sicherheitsdienst (*NDLR : SD, service de sûreté du Reich*). Les 11 et 12 avril 1945, la petite ville de Olst Wijhe, située entre Deventer et Zwolle, le long de la rive orientale du fleuve IJssel, a été libérée par les canadiens. Dans le même temps, d'autres unités du régiment de Léo poussaient au Nord-Est, sur la route Almelo-Zwolle, où ils libérèrent la ville de Heino à midi le 13 avril et, dans la même journée fut libéré le hameau de Wijthmen environ cinq kilomètres à l'est de Zwolle.

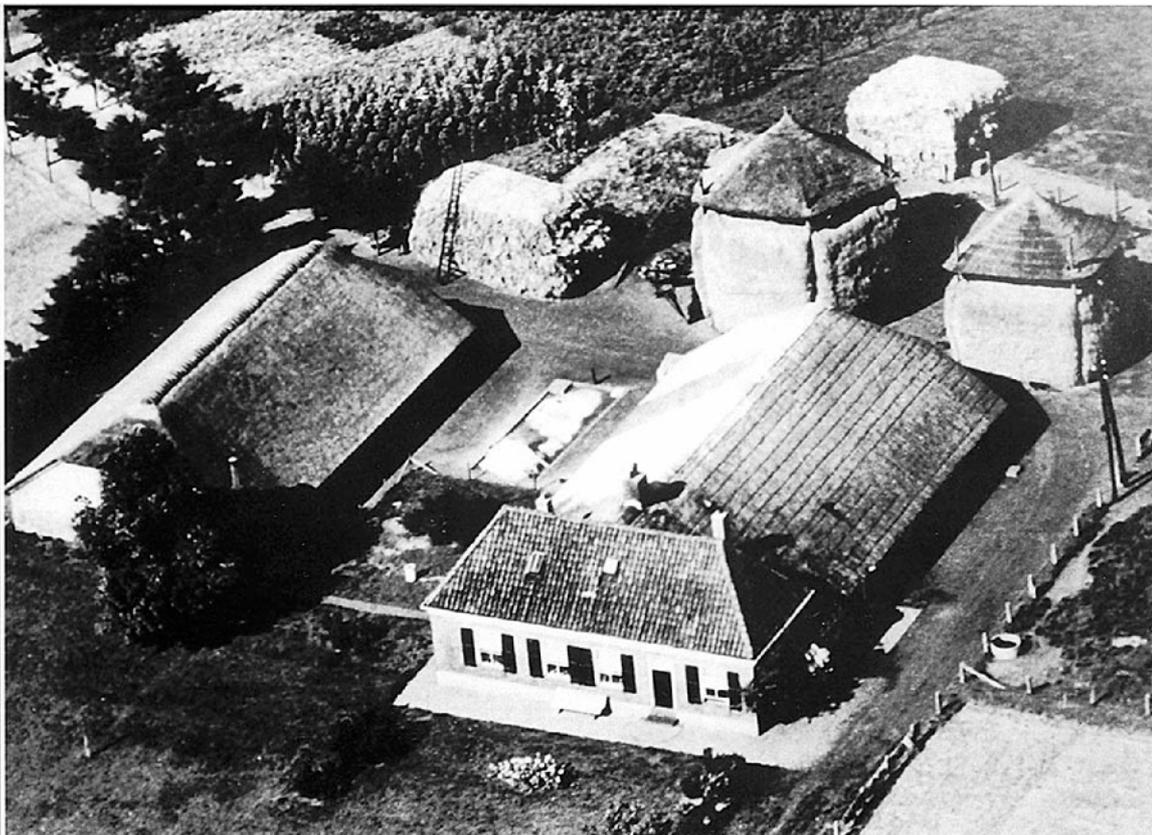
Arrivé au Wijthmen peu après midi, le 13 avril, les commandants d'unités ont ordonné l'envoi de coursiers à la ferme de la famille Jalink, située à mi-chemin entre Heino et Wijthmen. Ceci afin d'obtenir des cartes topographiques et des diagrammes soigneusement renseignés sur les postes de commandement allemand et de l'emplacement des défenses à l'intérieur et autour de la ville de Zwolle. La Résistance locale avait pris en charge cette opération à une date antérieure, et attendait d'un signal radio codé du QG canadien afin de procéder à la livraison de ces documents importants à la ferme Jalink. Peu après, le commandant du régiment, le colonel Gustave Taschereau, ordonna à son artillerie de positionner les canons et de viser les différentes zones cibles indiquées sur les cartes.

Alors qu'il observait ses hommes mettre les canons en batterie, le commandant eut un doute. La paisible ville de Zwolle était encore occupée par des dizaines de milliers d'habitants. Il appela ses groupes d'éclaireurs et demanda deux volontaires pour, selon ses propres termes, « *Une dangereuse mission de reconnaissance dans la ville de Zwolle* ». Léo et Willy Arsenault étant d'inséparables amis, se sont immédiatement portés volontaires malgré le haut risque associé à cette opération. Les deux hommes étaient de caractère solide, ayant confiance l'un en l'autre, sans craintes et déterminés à réussir la tâche qui leur était attribuée.

Ils ont passé le reste de l'après-midi à se relaxer, puis à la préparation de leur mission en étudiant leurs cartes afin de déterminer la meilleure manière d'entrer dans la ville, choisissant l'obscurité, la nuit serait à leur avantage car elle cacherait effectivement leur présence, donnant au deux hommes une marge de sécurité adéquate. Ils prirent chacun leur Sten gun, un surplus munitions et un sac de grenades à fragmentation, un éventail d'armes impressionnant pour quiconque oserait compromettre leur mission. Ils prirent aussi des rations fraîches de chocolats, de café et de thé en boîte, une miche de pain blanc et beaucoup de cigarettes pour l'attente à la ferme choisie où ils devaient rester jusqu'à la tombée de la nuit. Léo prit des précautions supplémentaires en chaussant ses chaussures de sport silencieuses tandis que Willy préférait ses bottes militaires. Après avoir échangés quelques plaisanteries, avoir jasés, reçus des tapes dans le dos et des encouragements de la part de leurs camarades, les jeunes soldats furent prêts à entrer en action.

La ferme Van Gerner

En fin d'après-midi, les deux amis et une patrouille de soldats ont quitté leur unité vers la partie Est de Zwolle. Comme prévu ils s'arrêtèrent à la ferme de la famille Van Gerner à proximité du chemin de fer. Ils furent accueillis avec des sourires et de sympathiques poignées de main quand ils essayèrent de faire comprendre aux membres de la famille qu'ils



étaient maintenant libérés, les Van Gerner avaient vite compris. Willy a ouvert son sac à dos pour en extraire les bonnes choses qu'ils avaient prises et les déposa sur la table de la cuisine. Il y eut des expressions de surprise et de joie pour cette famille qui n'avait pas vu de telles choses depuis des années.

Vue aérienne de la ferme Van Gerner. Le fils du Fermier, Hendrik aida Léo Major et Willy Arsenault pour trouver le meilleur chemin pour atteindre Zwolle (DR)

Aucun membre de la famille ne comprenait l'anglais ou le français, mais à force de gestes, leur fils Hendrik a pu leur expliquer qu'il y avait encore beaucoup de soldats allemands de l'autre côté de la voie ferrée dans la forêt derrière la ferme et à proximité du pont à peine cent cinquante mètres plus loin.

Léo et Willy ont montré leur carte à Hendrik qui l'a étudié attentivement avant de souligner les voies de chemin de fer et en indiquant quelle direction les deux éclaireurs devraient prendre en vue de la meilleure approche possible de la ville, en minimisant le risque de s'y perdre. Attendant un ciel sans nuages, à l'approche de la soirée, Hendrik esquaissa les silhouettes des trois repères les plus visibles que les deux hommes devaient voir en marchant le long de la voie ferrée. Puis il emmena les deux éclaireurs à l'extérieur pour leur montrer la ligne d'horizon de Zwolle dans la nuit tombante. Il y avait la haute « Peperbus » au centre, les triples tours de Sassenpoort légèrement sur la gauche du « Peperbus » et la pointe de St. Michaels à l'extrême droite, les silhouettes de ces repères seraient d'excellents phares dans le contexte d'un ciel étoilé. Usant de gestes, Hendrik leur expliqua que le meilleur moyen d'entrer dans la ville était par une route qui commence juste en face de l'entrée de la gare, le « Stationsweg », qu'il indiqua sur la carte tout comme le grand hôtel « Van Gijtenbeek » à l'angle de la route. « *Merci beaucoup*, dit Willy, *ça va le rendre tout cela beaucoup plus facile pour nous* ».

Aux environs de 23h00, Léo et Willy quittèrent la ferme pour leur mission dangereuse. Ils ont prudemment abordé le viaduc, Léo marchant en avant alors que Willy suivait à une dizaine de mètres, comme il leur avait été enseigné pendant leur formation. Léo, en pointe, traversa les voies silencieusement, observant et écoutant pour prévenir une embuscade allemande, mais la nuit semblait calme et silencieuse. Léo pris un virage à gauche peu après le passage à niveau, il était toujours tendu et au aguets de tout son inhabituel. Il attendit un moment Willy, puis ayant entendu un bruit léger, « *Cela doit être Willy* », a-t-il estimé.

Quelques secondes plus tard, le calme de la nuit a été déchiré par des tirs sauvages de mitrailleuse, immédiatement suivis d'un cri à glacer le sang venant de la direction où il savait que son ami devait être. Léo tira immédiatement dans la direction d'où venaient les tirs, tuant deux des huit allemands, les autres, fuyant à bord d'un véhicule en direction de la ville. Léo se rendit à l'endroit où il avait entendu Willy crier et il trouva le corps sans vie de son meilleur ami. Il savait que la douleur et la tristesse viendraient un jour, une semaine ou un mois plus tard, comme c'est souvent le cas dans cette guerre cruelle qui avait tué de manière absurde beaucoup de ses camarades si jeunes. Pour l'instant, une sombre colère habitait Léo.

Que devait-il faire ? Revenir en arrière ou continuer seul la mission ? Le choix lui apparut évident : « *J'y vais et je vais tenter de faire ce que Willy désirait* ». Avant d'arriver à la ferme Van Gerner Willy et Léo avaient discuté. Ils ne voulaient pas que la ville soit bombardée car il y aurait eu trop de victimes parmi les civils. Ils avaient décidé, qu'une fois parvenus dans Zwolle, ils se sépareraient et attaqueraient en même temps différents secteurs de la ville pour faire croire à l'invasion de Zwolle par une grande force d'invasion. C'était la raison des deux gros sacs de grenades et de la grande quantité de munitions qu'ils avaient emportées. Ainsi, Léo décida de continuer la mission, non pas celle commandée par le commandant mais celle qu'ils avaient conjointement décidée.

Léo pris sa *Sten gun* et le deuxième sac de grenades de Willy, il déposa le corps sans vie de Willy sur le côté de la voie ferrée, et pris la direction de la gare et de l'hôtel indiqués par Hendrik. Léo se dirigea vers Zwolle tous les sens en alerte. Il suivit les rails de chemin de fer qui le conduisirent jusqu'à la gare de triage. Là, il aperçut l'hôtel et remarqua devant celui-ci un véhicule allemand, une Kübelwagen. Un allemand était assis derrière le volant et semblait attendre. Léo se faufila, puis à la dernière seconde, se précipita sur l'homme. Il fut terrifié en voyant apparaître ce soldat vêtu d'une tenue de camouflage, portant un bandeau de pirate et une mitraillette à chaque main. Léo le désarma et l'obligea à sortir du véhicule. Puis il obligea le soldat à le précéder dans l'hôtel avec cette fois, un *Sten gun* dans une main, un *MP40* dans l'autre, le deuxième *Sten gun* en bandoulière. Léo préférait la *MP40* que l'arme britannique en dotation.

Dans l'hôtel, il découvrit assis au bar et discutant avec l'hôtelier, un officier allemand. Celui-ci se leva d'un bon mais ne bougea plus en comprenant qu'il n'avait aucune chance. Léo lui fit signe de s'asseoir et il lui dit poliment : « *Das pistol, bitte* ». Sans hésiter l'officier défit sa ceinture et la tendit à Léo qui mit le pistolet dans sa poche. Léo lui dit alors : « *Do you speak English?* », « *Sprechen sie Deutsch?* » lui répondit l'officier. Alors Léo lui dit : « *Parlez-vous Français ?* », il lui fut répondu : « *Oui, je parle français* » dans un français impeccable. Léo lui demanda s'il venait d'Alsace ce à quoi l'officier répondit par l'affirmative. Léo lui demanda combien de troupes étaient encore à Zwolle, « *Près d'un millier* » lui répondit l'officier.

Léo lui dit alors que lui et son millier de soldats feraient mieux de quitter la ville avant 06h00 car la ville sera bombardée. Les tirs feraient énormément de victimes parmi les soldats, mais aussi parmi les civils, que cette très belle ville serait détruite et qu'enfin il ne voulait pas que cela arrive. Voyant que l'officier comprenait toute l'envergure du désastre qui s'apprêtait à s'abattre sur la ville, Léo prit la décision de lui remettre son arme et de le laisser partir avec son chauffeur. Alors que ceux-ci s'éloignaient, Léo s'évanouit dans la nuit ayant en tête une idée sur ce qu'il devait faire.

Il tenait à empêcher les SS et les membres de la Gestapo de quitter vivants la ville. Il trouva une maison abandonnée, y entra afin de pouvoir faire le point et étudier la carte de la ville. Il trouva sur celle-ci l'endroit où était le QG SS et se dirigea vers ce point. Arrivé devant celui-ci, il y entra furtivement et trouva dans une salle huit soldats SS.

Quatre furent tués sur le coup alors que les autres s'enfuyaient. Il mit le feu au bâtiment avant de le quitter par une autre porte. À ce moment il décida de se diriger vers une autre partie de la ville s'attaquant aux patrouilles ennemie avec son Sten Gun, la MP40 et les grenades. Plusieurs fois, cette nuit là, il surprit des patrouilles. Il blessa quelques hommes qu'il dirigea vers les troupes avancées du « Chaudière ». Puis il retourna à « sa » mission.

Il arriva vers 03h00 au QG de la Gestapo. Il élimina les soldats présents et mit aussi le feu au bâtiment. Léo, se déplaçant en courant, donna l'impression aux troupes allemandes qu'un fort contingent de soldats canadiens avaient envahi la ville tant il faisait du bruit avec ses pistolets-mitrailleurs et ses grenades dans les maisons abandonnées. Plusieurs fois cette nuit là, il dut forcer l'ouverture de portes, parfois sous le regard terrifié des occupants qui finissaient par réaliser que l'homme devant eux était un membre des forces de libération.

Aux environs de 04h30, Léo, épuisé, repéra quatre membres de la Résistance qui avaient été témoins de ses exploits. Léo essaya de communiquer avec ces hommes. En vain car aucun d'eux ne parlait le français ou l'anglais. C'est avec son peu de vocabulaire allemand qu'il réussit à faire comprendre aux quatre hommes qu'il voulait quelqu'un parlant anglais. A cette fin et peu de temps après, ils lui présentèrent une institutrice. Par le biais de cette dame il expliqua aux Résistants qu'il n'y avait plus d'allemands à Zwolle et que la ville était libérée. Il demanda qu'on annonce à la radio la nouvelle. Il demanda aussi un véhicule afin de retourner vers son unité pour leur dire l'issue de la mission et surtout empêcher le bombardement de la ville. Lorsque les soldats virent le véhicule s'avancer vers eux, ils tirèrent des coups de semonces. Léo dut monter sur le toit du véhicule afin que ses compagnons le reconnaissent. Il annonça au QG que la mission était réussie. Par la suite il retourna vers Zwolle, avec le véhicule, pour récupérer le corps de Willy qu'il emporta à la ferme Van Gerner. Hendrik, en voyant le corps de l'homme, avec qui il avait parlé quelques heures auparavant, était sous le choc. Il accepta de garder le corps de Willy pendant 3 jours avant que le Régiment de La Chaudière ne le récupère.

De retour au QG, après un débriefing, Léo put enfin se reposer. Totalement épuisé, Léo s'endormit presque instantanément mais se réveilla au milieu de l'après-midi à cause du brouhaha autour du camion dans lequel il s'était endormi ; « *Hey, Major, amènes toi, nous allons à une fête dans la ville de Zwolle* ». « *Allez-y les gars, répondit-il d'une voix endormie, je vous rejoins* ». Une demi-heure plus tard, ils pénétraient dans la ville, via la Wipstrikker Allee, le Diezerstraat et le Grote Markt. Léo reconnut d'emblée l'esplanade circulaire, par laquelle il été passé aux premières heures de la mission.

À leur arrivée, ils virent une foule de gens euphoriques qui exprimaient sa joie d'avoir retrouvé la liberté. Ces personnes pouvaient enfin chanter, danser et se réunir les uns avec les autres, une activité qui leur avait été refusée pendant 5



longues années de tyrannie brutale. Cette spectaculaire scène de joie était particulièrement émouvante pour les jeunes soldats qui ne comprenaient pas très bien le sentiment de joie de goûter à la liberté absolue. Mais c'était sans importance, ils se sont joints à la foule, comme attrapés par une étreinte spontanée de bonheur.

Les habitants de Zwolle acclament et fêtent leur libérateur, Léo Major (DR)

Léo devint l'objet de l'attention d'un groupe de citoyens qui savaient que leur libérateur avait un bandeau sur un œil. Sans qu'il puisse réagir Léo fut

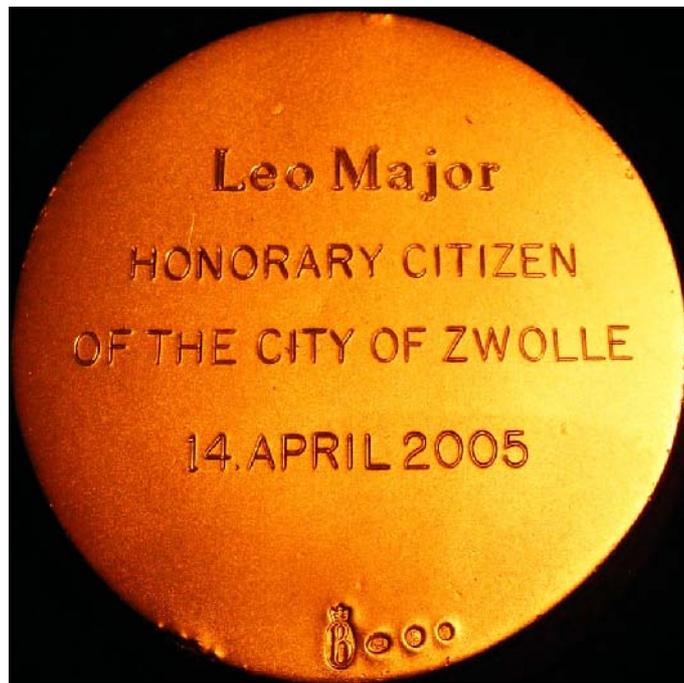
hissé sur les épaules des citoyens qui le conduisirent au maire de la ville dans un geste semblable à une présentation royale. Aucune explication ne fut nécessaire lorsque le maire, M. Van Karnebeek, reconnut d'emblée Léo comme étant celui qui a libéré sa ville. Par pure coïncidence, le commandant de Léo était l'invité d'honneur de la journée, Léo fut surpris de recevoir une invitation, organisée par le maire, à passer une semaine de congé comme invité spécial d'une famille locale.

La population de Zwolle était dans une période de festivités, de joie et de gaieté, célébrant sa libération tant attendue. Léo rejoint la fête et, un instant, essaya d'oublier les souvenirs poignants qui, il le sait, resurgiraient de nouveau plus tard au cours de sa vie. A cet instant, il avait besoin de détente, de se changer les idées, alors il accueillit la fête avec plaisir.

Au mois d'août 1945, Léo monta à bord du Paquebot « New Amsterdam » pour son retour au bercail. Cinq jours plus tard il arrivait au port de New York où aucune fanfare, aucune célébration n'attendait les soldats canadiens. Ce fut encore le sort de Léo lorsqu'il descendit du train à la Gare de Montréal où personne ne l'attendait. Lorsqu'il déposa son paquetage sur le tapis dans la maison de ses parents, il fut accueilli par un silence glacial. Il dit : « *Je suis de retour, comment allez vous ?* ». Il pris un bain chaud, se fit une cafetière de café et lut le journal sur lequel il apprit que les USA avait lâché une bombe sur Hiroshima faisant des milliers de morts et de blessés. Il imagina avec peine comment tant de destructions pouvaient se faire à partir d'une seule bombe. Sa mère entra alors dans la chambre, interrompant sa lecture. Il lui demanda où étaient ses vêtements civils, la réponse fut choquante : « *On les a vendu car on a pensé que tu allais te faire tuer là-bas... et de toute façon on avait besoin d'argent.* » Ses mots semblaient froids et distants sans la moindre trace d'excuses ou de remords.

Sans heurts, Léo refit son paquetage et sortit de la maison paternelle. Il avait maintenant 24 ans et avait acquis beaucoup de compréhension et de compassion. Il avait besoin pour le moment, de trouver du travail dans le monde civil. Il se rappela qu'il aimait bien la plomberie lorsqu'il travaillait à la gare centrale de Montréal. Il contacta son ancien patron qui lui offrit un poste d'apprenti plombier sur le site de construction d'un nouvel hôpital. A ce moment, le Canada d'après guerre avait un besoin criant de main-d'œuvre qualifiée vu que la guerre avait considérablement réduit la quantité d'hommes ayant des qualifications dans divers domaines d'emplois. Léo apprit rapidement le métier de plombier et fit son travail avec zèle et enthousiasme. Il démontra rapidement qu'il n'avait pas besoin d'être chapeauté. Il devint vite financièrement indépendant et loua un petit appartement. Il retrouva ses anciens compagnons d'armes qui avaient des caractères compatibles et qui, comme lui, avaient réussi à surmonter le défi de se réadapter à un style de vie normal après la guerre.

En 1951, un de ses compagnons d'arme, Marcel, lui présenta sa sœur Pauline qui accueillit Léo avec froideur. Elle lui apprit qu'elle avait rencontré son lot de soldats, revenus de la guerre, et se vantant de leurs multiples actes héroïques. Ceci ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Léo garda alors pour lui ce qu'il avait fait lors de la guerre. Lorsqu'elle lui demanda ce qu'était cette médaille qui était sur le bureau du salon (la DCM⁷), Léo lui répondit que tous les soldats l'avaient reçue. Lorsqu'elle lui dit que Marcel ne l'avait pas, il lui répondit que c'est parce que Marcel l'avait tout simplement refusée.



En Avril 2005, Léo Major est fait Citoyen Honorable de la ville de Zwolle (Cliché Jocelyn Major)

⁷ NDLR : Distinguished Conduct Medal : De toutes les décorations britanniques, la DCM doit être considérée comme l'une des plus prisées. Elle est très rarement accordée.

Au mois de juin 1951, la guerre éclata de nouveau, cette fois-ci en Corée. Le Canada accepta d'envoyer des troupes pour défendre la Corée du Sud contre l'envahisseur nord coréen. Au printemps, le Lieutenant-colonel Jacques Dextrase fut rappelé pour servir de commandant de la brigade. L'état-major lui demanda de recruter des vétérans qui avaient fait leurs preuves lors de combats, pour constituer une section de reconnaissance. L'un d'eux était Léo, qui accepta le défi. Léo quitta le Canada vers la fin du printemps 51 pour servir dans cette section d'éclaireurs et tireurs d'élite.

Une fois arrivé en Corée il fit encore une fois preuve de courage et d'héroïsme en participant avec une vingtaine d'hommes, qu'il avait entraîné lui-même, à la défense d'une colline : la « Hill 355⁸ ». Celle-ci, tenue par une unité de la 3rd US Infantry Division, tomba aux mains d'éléments des 190^e et 191^e divisions chinoises lors d'une attaque sur ce point de jonction des deux unités qui, en outre, offrait un point de vue idéal à 30 kilomètres à la ronde. Lancés dans une opération commando, Léo et la section reprirent et tinrent la colline pendant 3 jours avant d'être relevés. Léo ayant lui-même commandé le feu de batteries de mortier, quasiment sur sa propre position. Il reçut sa 2^e DCM pour cette action. Quelques semaines plus tard il défia les ordres de l'état major et procéda à l'évacuation d'un village sud-coréen où tous les villageois étaient atteints de typhus. Il sauva ainsi la vie de centaine d'hommes, femmes et enfants.

À son retour au Canada, Pauline et Léo se marièrent le 1er novembre 1953. Quatre enfants naquirent de cette union. Aucun membre de sa famille ne fut au courant de ses faits d'armes jusqu'en 1968 quand une délégation de hollandais finit par le retrouver après de nombreuses années de recherches. Parmi ces Hollandais il y avait Fritz Kuiper qui, le matin du 14 avril 1945, avait fait la rencontre de Léo avec d'autres membres de la Résistance.

Lorsqu'ils annoncèrent à Léo qu'il était invité à la célébration du 25^e anniversaire de la libération de leur ville, Pauline voulu savoir pourquoi ils étaient invités. Fritz répondit à Pauline : « *Léo est le Libérateur de la Ville de Zwolle. Il n'est pas un des libérateurs, il est NOTRE LIBÉRATEUR car c'est seul qu'il a libéré notre ville.* » Pauline commença à avoir un énorme mal de tête. Une fois seule avec Léo elle lui demanda pourquoi il ne lui en avait jamais parlé. Léo lui dit : « *Je ne voulais pas passer pour un vantard et de toute façon est-ce que tu m'aurais cru ?* » ; « *Je comprends* » lui répondit-elle.

Le 14 avril 1970, Léo et Pauline furent reçus par la ville de Zwolle. Pauline comprit que dans le cœur de ces hollandais, « *son Léo* », était quelqu'un de spécial, quelqu'un qu'ils vénéraient, avec qui tous voulaient parler, voire même le toucher. Il était **LEUR HÉROS, LEUR LIBÉRATEUR**. Léo fut également reçu avec tous les honneurs par la reine Juliana.

Léo et Pauline retournèrent à Zwolle en 1985, 1990, 1992, 1995, 2000 et 2005. Le 14 Avril, 2005 Le Caporal Willy Arseneault devint membre, à titre posthume, de L'Ordre du Lion de Bronze de la part de la Reine Beatrix ; La ville de Zwolle dédia un parc en son honneur. Léo, lui, reçut le titre de Citoyen Honorable.



Quelques soldats du régiment de la Chaudière entourant et félicitant Léo Major (au milieu avec le patch sur l'œil gauche) après qu'il eut libéré la ville de Zwolle

⁸ NDLR : Surnommée « Little Gibraltar » cette colline se situait entre la 3rd US Infantry Division et le Royal 22^e Régiment.

Une page d'anthologie

De Walt Carnes, traduction et adaptation par Gilbert Stevenot. Illustrations de Jamie Iverson.

Regardez attentivement ce B-17, et notez combien il est endommagé : un moteur mort, le stabilisateur de queue et l'avant du cockpit meurtris. Mais quand on réalise qu'un Messerschmitt Bf109 vole à ses côtés, on est surpris de lire l'histoire qui suit.



Charlie Brown (sur la photo à droite) était le pilote d'une forteresse volante B-17, attaché au 379th Bomber Group (Kimbolton, Angleterre). Son B-17 s'appelait « *Ye Olde Pub* », il était dans un état lamentable après avoir été touché par la défense aérienne et les chasseurs allemands. Brown faisait de qu'il pouvait pour sauver l'équipage mais, son compas étant hors d'usage, il s'enfonçait en territoire ennemi au lieu de regagner Kimbolton qui restait le but auquel il s'accrochait désespérément.

Après avoir survolé un aérodrome ennemi, un pilote allemand nommé Franz Stigler reçut l'ordre de décoller et de descendre le B-17. S'approchant de ce dernier, Stigler ne pouvait en croire ses yeux, il n'avait jamais vu un avion dans un tel état. La queue et la partie arrière étaient sévèrement endommagées et le mitrailleur blessé, celui de la tourelle de toit était « répandu » sur le fuselage. Le nez était fracassé et le fuselage était troué de partout.

Malgré ses munitions Franz volait à ses côtés et regardait Charlie Brown qui était figé de peur et qui se battait pour garder le contrôle de son avion endommagé et couvert de sang.





Comprenant que le B-17 n'avait aucune idée d'où il allait, Franz Stigler (sur la photo à gauche) fit signe à Charlie de virer de 180 degrés. Il l'escorta vers la mer du Nord, l'y accompagnant même un peu. Puis il salua Charles et retourna à sa base.

Il y expliqua, à son supérieur, que l'avion avait été abattu au dessus des flots, jamais il ne dit la vérité à quiconque. Charlie et le reste de l'équipage ont regagné Himbolton. Ils firent leur rapport de mission, de cette victoire de l'impossible, dont il leur fut demandé de ne pas parler.

Plus de 40 ans après, Brown cherchait à retrouver ce pilote allemand qui avait sauvé son équipage. Après des années de recherches, Franz fut retrouvé. Il était resté muet sur cet incident même lors des réunions d'après-guerre.

Convié à une convention du 379th Bomber Group, Franz rencontra Charlie et 25 des personnes qui avaient survécues ou existaient parce que Franz, ce jour là, n'avait pas voulu tirer sur cet avion en détresse. Le cœur de l'ennemi avait été le plus fort.

Les recherches ont permis de savoir que Charlie Brown vivait à Seattle et Franz Stigler avait déménagé à Vancouver en Colombie Britannique après la guerre. Après cette rencontre, les « deux ennemis d'alors » découvrirent qu'ils avaient vécus pendant 50 ans seulement séparés de 300 kms.

Cette incroyable histoire avec photos inédites m'est transmise par Jim Hennessey, de la 87th Inf Div Golden Acorn, qui a combattu dans la région de St-Hubert, Libramont, Pironpré, Tillet et vers Bastogne durant l'offensive. Elle est disponible sur le site de Walt Carnes : http://www.waltsrchanger.com/html/b-17_f_ye_olde_pub.html

La rédaction remercie chaleureusement M. Walt Carnes de nous avoir donné son autorisation pour publier le texte et les photos issus de son site Internet



Patch du 379th Bomber Group

Voyage involontaire des Pyrénées à l'Ukraine

par Alain du Cheyron d'Abzac

Alain du Cheyron est né le 14 février 1922 à Bolène chez ses grands-parents maternels M. et Mme de CUGNAC. Il a déjà deux sœurs : Ghislaine et Clotilde puis plus tard il aura un frère Gérard. Il est mort le 14 décembre 1992 à Bayonne et enterré à Champcevinel, dans le caveau familial. La guerre et le STO ne lui ont pas permis de terminer sa scolarité au lycée St Louis de Gonzague, à Bayonne. Lorsqu'il revient en France, la guerre est terminée. Il lui faudra prouver son identité, car il dit arriver d'Ukraine où il était retenu par les Russes. Pris en charge par la Croix Rouge, il est reconnu par une connaissance de la famille. Il pourra ainsi regagner Bayonne.

A Bayonne, un emploi lui sera trouvé à la poste comme employé. Il y restera jusqu'à sa retraite, exprimant le regret de n'avoir pu terminer ses études et se diriger vers le métier qu'il avait envisagé, celui de médecin.

Très attaché aux enfants, n'en ayant pas lui-même, il participa comme chauffeur et animateur de colonies de vacances organisées pour les enfants du personnel de la poste.

Ce mémoire et les photos familiales qui illustrent l'article, nous ont été envoyés par Bénédicte Colomes, nièce d'Alain du Cheyron d'Abzac. La rédaction l'en remercie chaleureusement.

Mémoire

Déposé en application de l'article 9, Alinéa 2 de l'arrêté du 9 Août 1945, et de l'arrêté du 10 Août 1945 relatif au régime des examens du baccalauréat et de l'enseignement secondaire pour les candidats victimes de la guerre.

(Journal Officiel du 15 Août 1945)

Alain du CHEYRON de BEAUMONT d'ABZAC de la DOUZE (S.T.O. Rapatrié)

Carte N° 3914075 - Villa « Béatrix-Yvonne » - Côte Caradoc - Bayonne - Basses-Pyrénées⁹

PRESENTATION

1- Avant l'Allemagne

2- Conditions de vie en Allemagne

a-) L'arrivée

Breslau - Une vieille connaissance - Le marché aux hommes
Quelques jours au dessus du hall de la métallurgie

b-) Le camp

Le camp de Sportsplatz
Rapport avec les « meisters » du camp, avec le personnel polonais à la solde Allemande

c) La vie sociale au camp

Rapport avec les Italiens
Régime sanitaire
Travail, moral et réaction

3- Le travail en Allemagne

- a-) La fabrique - Les « Linke Hoffman Werke »
- b-) Genre de travail à l'usine
- c-) Emploi du temps - Régime de nourriture
- d-) Sabotage à l'usine
- e-) La visite d'Hitler - Un sabotage en sa présence

⁹ Actuelles Pyrénées-Atlantiques (NDLR)

4- Derniers mois

- a-) L'enfer du bagne - Trois pneumonies en six mois
- b-) Le siège de Breslau - Trois mois sous les bombardements
- c-) Le siège de Breslau - Un mois dans le « no man's land »
- d-) Dans les caves de l'université

5- Fin de la guerre

- a-) Libération par les Russes ?
- b-) Histoire de brigands : tel est pris qui croyait prendre.
- c-) Le camp de Slavouta : quelques péripéties avant le retour

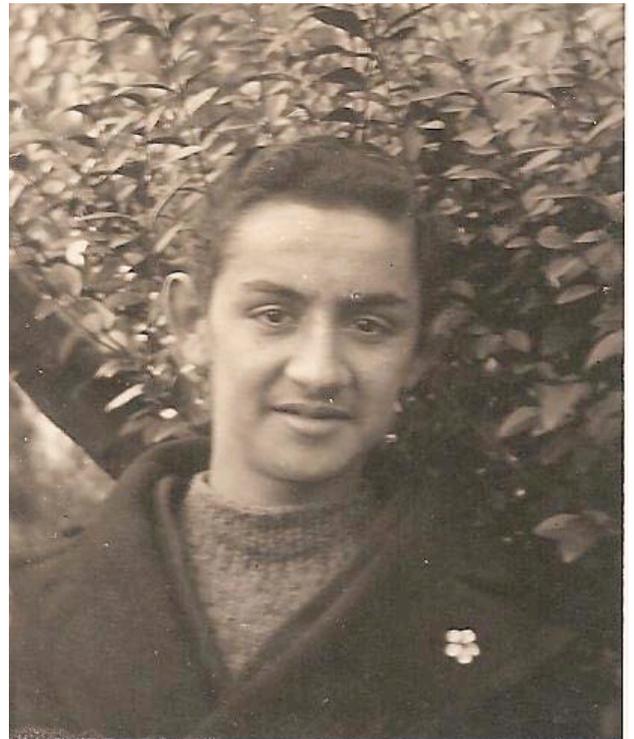
1- Avant l'Allemagne :

L'armistice de Juin 1940 me surprit à 18 ans, collégien à Bayonne. Une demande préalable d'engagement au bureau militaire s'était heurtée à la réponse suivante d'un officier: « *Vous n'aurez pas le temps d'apprendre votre métier que la guerre sera finie, jeune homme* » cette réponse me laissa rêveur; je ne devais la comprendre que plus tard, lorsqu'il me fut donné de retrouver cet officier sous l'uniforme allemand. Depuis l'arrivée à Bayonne des troupes d'occupation, vu l'attitude vis à vis des jeunes gens de mon âge et les arrestations organisées, je décidai de quitter cette région pour la zone libre. Le 7 juillet 1940, départ pour Pau ; passage de la ligne à Orthez comme prétendu saute ruisseau, muni d'un laissez-passer, délivré par la Gendarmerie de Bayonne St Esprit. Contrôlé par les autorités allemandes, je passe à travers mailles, les soupçons étant apaisés par la mention "aller et retour" que porte le laissez-passer, mais le retour n'en servira pas. Mon but de mission: porter un dossier urgent à Me de St Laurent avoué à la Cour d' Appel. 24 heures à Pau en attendant un permis de circulation en zone prétendue libre... Une auto me sert de chambre à coucher.

Muni enfin de papiers, le train me conduit à Périgueux, puis à Nexon où, de juillet à octobre 1940 je m'adonne aux durs travaux agricoles: formation physique et morale renouvelée d'antan, qui m'apprend à connaître, en la pratiquant, la rude vie paysanne. Durement touchée, la France reprend ses forces au contact de la terre. Les Allemands me reprocheront plus tard d'avoir caché l'étudiant sous la peau d'un agriculteur, et je dus payer ce "crime" par la fabrique disciplinaire. En octobre 1940, rentrant au lycée de Périgueux, je ne méritais pas encore ce reproche. Jusqu'en juillet 1941, à part quelques interruptions des cours par des descentes de "Gestapo", d'ailleurs signalées aux intéressés, l'année scolaire se passa sans incidents. Puis ce fut le service civique rural, qui me requit de juillet à décembre à Beaupouyet, Ferme Pomadere, chez M. de Lauriere, d'abord comme chef d'équipe. J'y appris entre autres la culture du tabac et ses diverses manipulations, réglage, cueillette, séchage, triage par taille et qualité, mise en "manoques" puis en "balles", expédition à la Manufacture.

Ci-contre : Alain de Cheyron d'Abzac en 1939 (DR)

Ceci terminé, l'ex-étudiant rejoint l'écurie de courses de Mayac en qualité de jockey entraîneur ; sous la haute surveillance de son oncle Louis du Cheyron, capitaine de cavalerie, il se perfectionne dans l'art équestre et le dressage. Mais en mars le jockey devient bûcheron aux Chantiers de Jeunesse. Un mois après, je tentais de m'en dégager, par un engagement, le 1er avril 1942 au 2ème Hussards. Mon chef, le lieutenant de Recy, un véritable officier, un entraîneur d'hommes, avait perdu le bras droit en 1939 au cours d'un assaut de son peloton motorisé. Aussi n'aimait-il pas le "boche". Il fait partie de ces hommes que l'on n'oublie pas. Malheureusement la commission de réforme me renvoya, pour développement insuffisant, dans les chantiers où je dus finir mes huit mois de période. Il fallut suivre le peloton de C.E. Une grosse angine, le jour même de l'examen, me dispensa de l'épreuve. Envoyé à l'hôpital, j'y suivis les cours d'infirmiers aussitôt après ma guérison. Reçu au premier examen je quittai les hautes Pyrénées pour différents stages, Axat, le Carcanet, Junclas dans l'Aude, Argeles-sur-Mer.



Démobilisé à Perpignan, il m'y fallut subir une opération très délicate : extraction des molaires, curetage et cautérisation des deux maxillaires, infectés par la décalcification. Avant d'y procéder, le spécialiste m'annonce qu'il ne pouvait pas m'endormir, l'inflammation étant trop voisine du cervelet ; qu'au surplus l'intervention n'obtenait le succès qu'une fois sur dix :

« Dans votre état actuel, vous ne pourrez vivre longtemps car l'inflammation s'étendra au cerveau et ce sera la mort par congestion cérébrale. Voulez-vous que je tente l'opération ? » Me dit-il

« Puisque j'ai une chance, pourquoi pas la saisir ? Allons-y »

« Votre moral est bon, c'est la moitié de la réussite, Monsieur »

« L'autre moitié se trouve dans vos mains »

Je fus opéré à chaud et avec succès ; Léger avant goût des souffrances qui m'attendaient en Allemagne

Raisons du départ en Allemagne :

Je me trouvais à Bazas sur L'Isle, comme ouvrier agricole, quand ma convocation me fût apportée par deux gendarmes à mon lieu de travail dans les champs. Les porteurs du billet ont ordre d'emmener, à défaut de ma personne les gens âgés et malades qui m'ont donné asile. Dois-je partir ou non ? C'est une question que, dans ces conditions, je ne me pose pas. Je pars, mais les Allemands auront à se repentir de m'avoir fait emmener. Durant deux ans, à la fabrique disciplinaire de Linke-Hofmann Werke, à Breslau (Silésie) ma devise est « **lutter** ». Le sabotage en est le moyen le plus actif sur leur matériel et nos remarques narquoises sur leur moral. Le 28 Juin 1943 notre convoi quittait Périgueux pour l'Allemagne.

2- Conditions de vie en Allemagne

2a-) L'arrivée

Breslau - Une vieille connaissance - Le marché aux hommes

Les déportés du travail, aussitôt débarqués à Breslau, sont rassemblés devant « l'Arbeitsamt ». Sorte de bureau d'embauche. Ils y attendaient, comme bétail en foire les acquéreurs, quand un officier Allemand s'approche de mon groupe et me demande en un français des plus purs :

« Me reconnaissez-vous, Monsieur ? » C'était mon officier recruteur (?) de Bayonne

« Je ne connais pas d'Allemand » répondis-je en lui tournant « poliment » le dos.

A l'Arbeitsamt, un dossier m'est réservé, avec la mention « Etudiant camouflé - discipline Fabrick Lincke Hofmann Werke » (à droite, la photo a été prise au début des années 30. DR)

Quelques jours au dessus du hall de la métallurgie

Par une aimable attention, notre dortoir s'étend au dessus des ateliers. On y respire les vapeurs, les fumées dégagées par la soudure électrique et la peinture aux acides. Nous nous trouvons au dessus du hall de fabrication des wagons de marchandises sans la fatigue écrasante du travail journalier, impossible d'y dormir, en plein vacarme des coups de marteaux, des transmissions, des roulements, des grondements, des sifflements incessants des sirènes, de nuit comme de jour. Au bout de quelques semaines, le prétendu dortoir de l'usine fut abandonné pour le camp dit « des étrangers » (Ausländerlager) à la Sportplatz, à un kilomètre environ et les heures s'écoulèrent, longues et monotones jusqu'aux jours où les bombardements aériens et le siège y apportèrent quelques notes d'imprévu.



2b-) Le camp

Le camp de Sportsplatz

Le camp se composait de quatre grandes baraques en bois, d'un W.C. et d'un lavoir. Chaque baraque comprenait 6 à 8 chambrées prévues pour 12 personnes. Nous y étions entassés de 20 à 30 sur des châlits superposés à 2 et 3 étages, une table avec une dizaine d'escabeaux de bois complétait le mobilier. Plus tard, des armoires en « ersatz » genre simili carton nous furent alloués à raison d'une pour deux hommes. Jusque là, nos effets personnels étaient entassés dans des valises à la portée de tous, les chambrées n'étant jamais fermées.

Deux à trois fenêtres, sans compter les jointures mal ajustées assuraient une aération constante en ce séjour, qu'il fallut bientôt partager avec de nombreux « totos », punaises et autres bestioles.

Rapport avec les « meisters » du camp, avec le personnel polonais à la solde Allemande

Le Führer Lager qui nous commande est Allemand mais ses ordres sont transmis par des intermédiaires généralement Polonais, traduits par des interprètes Français plus ou moins collaborateurs. La Gestapo y voisine (A son insu, naturellement) avec l'Intelligence Service.

Quand on se plaint directement au chef de camp Allemand, de la brutalité de ses sous-ordres, il répond que l'Allemagne collabore avec la France et que les Polonais, nos prétendus amis, n'exécutent pas les ordres comme il le désirerait. Il fait ainsi peser les torts sur les Polonais, qui ne valent pas cher et vante l'amitié Franco-Allemande. Mais nous avons su par la suite que si les Polonais ne nous avaient pas accablé de coups de poing, de pied, de nerf de bœuf, eux-mêmes les auraient reçus du chef de camp. Nous avons alors compris leur ardeur à nous maltraiter.

Dans la fabrique on coudoie deux catégories d'allemands :

1° Les condamnés politiques qui travaillent avec nous et ne nourrissent pas pour le régime une affection bien vive.

2° Les chefs et les membres actifs du parti, peu nombreux mais soutenus par la police armée de l'usine.

La direction, les bureaux en abritent une bonne partie, les autres sont nos chefs d'ateliers parfois nos chefs d'équipes. L'usine comprend en gros 3000 Allemands et Allemandes, 1000 prisonniers Russes, 400 Polonais, 400 Français et plus tard 440 Italiens ; Je fus leur interprète pendant un an et demi en plus de mon travail, les Allemands ayant su que je parlais l'Italien aussi facilement que le Français.

2c-) La vie sociale au camp

Rapports avec les Italiens

Six mois après nous, les Italiens arrivèrent comme prisonniers de leurs propres alliés ou soi-disant tels. A la fabrique un contingent de 440 Italiens est rattaché ; Ils sont de l'autre côté du barbelé qui entoure notre camp.

Leur colonne est arrivée un matin, harassée, exténuée ; pas un de ces hommes ne sait un mot d'allemand. Le chef Allemand du camp Français me prend avec lui comme interprète ; je ne sais comment il a appris que je connaissais l'italien. Il est chef des camps Russe, Polonais, Français et il vient de recevoir l'ordre de s'occuper aussi des Italiens. J'ai travaillé toute la nuit et cette perspective de ne pas dormir le jour ne me réjouit guère ! Il y a des tas de blessés dans la colonne et leur moral est à zéro.



Ci-contre : Photo de famille : Alain de Cheyron d'Abzac en compagnie de ses parents, son frère et ses sœurs (DR)

Toute la journée, le chef de camp donne des ordres qu'il me faut traduire. Beaucoup de demandes sont formulées en patois et non en italien pur ; Il faut recruter parmi les arrivants des infirmiers pour soigner leurs malades, relever les noms, professions, adresse de chacun des nouveaux venus ; Peu de sympathie au début, entre les Français et eux. Apprenant à connaître toutes leurs misères, qui sont grandes, je puis me

faire une idée personnelle de ce peuple Italien qui a de bien grands défauts mais aussi des qualités.

Ces hommes que les Français là-bas appelaient « les fillettes » pleuraient comme des « gosses » et n'ont que très peu de ressort dans l'épreuve ; Ils semblent religieux ardents et jurent avec autant de facilité qu'ils prient ou parlent. La « Madonna » est prise par eux à témoin de leur misère ; Elle en est aussi rendue responsable. Ce sont tous de véritables comédiens à la larme facile ; Ils sont menteurs par nature et pour apitoyer. Toujours rangés du côté du plus fort, tachant de le flatter pour en tirer le maximum de profits. Ils n'ont pas réussi avec leurs alliés d'aujourd'hui.

Par contre, chaque fois que j'ai été malade, ces hommes sont venus me voir à l'hôpital, car environ quatre mois après leur arrivée, ils sont transformés en « travailleurs libres ». Ils ne m'ont pas laissé tomber comme l'ont fait beaucoup de camarade français dont je n'ai jamais reçu la visite lors de mon érysipèle et de ma première pneumonie. S'ils ne sont pas de vos « amis » ils n'hésitent pas à vous voler de toutes manières ; mais s'ils vous ont adopté, ils ne souffrent pas que vous leur achetiez quoique ce soit et tiennent à vous donner tout ce qui peut vous être utile.

Voici l'idée que j'ai pu me faire de ce peuple de « fêtards et de travailleurs » car ils sont tour à tour l'un et l'autre, le travail servant à payer la fête.

De ces 440 hommes, il restait, lors de la fermeture de la fabrique, 220 ; Les autres sont morts de misère, de froid, de faim, de maladie. Le moral chez eux n'a jamais été très bon, la résistance physique non plus. C'est un peuple dont la santé paraît fortement atteinte par les grandes maladies des pauvres et des « noceurs » : tuberculose, syphilis, etc. A côté d'eux, j'ai vu le type, parmi les Russes, de la brute parfaite, de la bête rustique, qui attend patiemment, lorsqu'elle est malade, que sa résistance ou la maladie triomphe. Leurs effectifs furent décimés par le typhus. Quelle différence avec le Français qui prend tout à la plaisanterie, mais dont le moral est toujours bon.¹⁰

Régime sanitaire

L'hygiène brillait au camp par son absence, comme on a pu en juger. La visite des malades avait, en principe, lieu le matin ; mais le médecin venait quand il voulait bien et renvoyait 90% des effectifs qui lui étaient présentés. Aucune conscience professionnelle ; Il exécutait simplement les ordres des chefs du parti. Ainsi les malades et les morts ne tardaient pas à se multiplier. Les maladies proprement dites, dues au manque d'hygiène et au changement de vie, non soignées, entraînent la mort pour les affections les plus ordinaires telles qu'angines, refroidissements, congestions, bronchites, attaques (travail trop pénible), tachycardie, diphtérie, etc. Seuls les accidents du travail sont reconnus et exemptés de service.

Pour avoir le temps de soigner mes camarades je profite d'un accident de ce genre (sept éclats de limaille de fer dans l'œil gauche) et je le fais durer. Trois semaines durant, je passe de chambre en chambre, distribuant des soins et des conseils aux malades qui affligés de maladies trop réelles, doivent reprendre le travail le lendemain. L'eau et le sel étant les seuls remèdes à ma disposition, j'ai recours à l'homéopathie, aux remèdes de bonne femme, seuls moyens de témoigner aux camarades une sympathie pratique et agissante.

Eux qui les premiers jours m'avaient regardé avec un air de méfiance, se disant entre eux : « *T'as vu le Monsieur "du" c'est un noble, un "aristo", il a les mains fines... Ses parents ont du le "lâcher", ils n'ont pas payé pour qu'il reste en France... On va rire, ça doit être une jolie fille ; Avec nous les "durs de durs", il va comprendre* ». Il ne fallut pas longtemps pour que ces pauvres gars (Nombreux condamnés de droit commun) fussent mes amis. L'aristo n'était pas une fille quand il prenait leur défense et les défendait devant les Meisters allemands.

Travail, moral et réaction

Le rendement du travail Français paraissant peu satisfaisant on essaya de nous prendre par l'estomac ; on nous promit une deuxième soupe par jour, si ce rendement augmentait. Pour toute réponse, nous en ralentîmes encore la cadence, ce qui nous valut la suppression du « plat unique » deux fois par semaine. On fit circuler gratuitement des journaux, d'abord apparemment non nocifs ; mais peu à peu, les tendances s'accrochèrent ; les journaux et magazines du « parti » en toutes langues nous servirent de papier hygiénique. C'est le plus bel emploi qu'on pouvait en faire.

Des conférences nous sont imposées par des officiers de « parti » souvent des Alsaciens ou soi-disant tels, pour semer la division entre compatriotes « *divide ut imperes* ». Il arrivait que la salle se vidât avant la fin de la conférence, sous le prétexte à double sens que « les épinards donnent la colique » ou bien, des « chahuts » s'organisaient, les pieds battaient en mesure et nous causions entre nous comme si le conférencier n'était pas là. Où était-elle, la politesse Française ? Nous l'avions laissée en France avec le meilleur de nous-mêmes.

Une offre de retour en France fut faite alors à ceux qui s'engageraient dans les SS. Le résultat fut édifiant : seuls les ouvriers dont l'état de santé rendait une réforme certaine se présentèrent...et furent naturellement refusés par les services médicaux de la Wehrmacht. Munis de leur certificat de réforme, ils se firent rapatrier. Le jeu en valait la chandelle. Je me souviens d'un certain pont, construit par le Diable, moyennant la première âme qui devait y passer. Le Diable fut volé, on n'y fit passer un chien. L'histoire est du même genre. On offrit ensuite de l'avancement et le choix de sa résidence à quiconque entrerait au service de la Gestapo ou de l'armée allemande. On proposa des augmentations de salaires à ceux qui consentiraient à devenir « Meister » dans les ateliers. Résultat, aucun Français n'y consentit mais tous passèrent « maîtres » en sabotage lorsque, pendant la dernière année, les courriers furent entièrement coupés avec la mère patrie. Mais jamais on ne désespéra. Face à l'allemand, la consigne était de rire de tout, nos chansons en témoignèrent.

¹⁰ Il est à noter ici qu'il s'agit d'un texte datant de 1945-46, véhiculant les visions d'alors. On imagine qu'il transparaît ici encore les conséquences du « coup de poignard dans le dos » de juin 40. (NDLR)

3- Le travail en Allemagne

3a-) La fabrique - Les « Linke Hoffman Werke »

Les travaux forcés auxquels on nous destinait, comportaient la fabrication de matériel de guerre et de chemin de fer. Violation bien allemande du « chiffon de papier » de la Haye qui interdit la déportation des civils et l'emploi des étrangers à un tel travail mais il paraît que nous étions des « volontaires » ; Mon père, objectant un jour le refus de signature opposé par les « requis » se vit répondre : « *Cela n'a pas d'importance, l'inspecteur signe pour eux le contrat de travail* ». L'usine proprement dite se composait de huit grands halls, de 25 à 32 portes. Chacun relié et traversé par des voies de chemin de fer où circulaient deux locomotives. Trente deux ponts roulants aériens, trois ponts roulants sur terre, une multitude de petits ponts roulants à mains dans la proportion d'un pour trois grosses machines, étaient répartis entre ces halls.

On distinguait :

- 1° Le Hall (en allemand halle) des forges
- 2° Celui des turbines pour l'électricité et l'air comprimé.
- 3° Celui des wagons de voyageurs.
- 4° Celui des bennes et wagons blindés.
- 5° Celui des découpeurs.
- 6° Celui des tours et perceuses.
- 7° Celui des Panzers et grands wagons à plate-forme.
- 8° Celui des wagons de marchandises.

Partout on travaillait à la chaîne ; Un wagon sortait toutes les douze minutes. Nous ferons le nécessaire pour ralentir cette cadence et lors de la fermeture de la fabrique, à l'approche des Russes, il n'en sortait plus qu'un toutes les vingt minutes. L'apport d'ouvriers Français bien décidés à combattre par l'adresse la force brutale qui les arrache à leur patrie a introduit dans la masse Allemande le grain de sable qui « sabotera » la machine.

3b-) Genre de travail à l'usine

Le travail comprend : les soudures électrique et autogène, le tournage dans toutes ses branches, l'ajustage, le travail du fer, de l'acier, du bois, la peinture, la construction des tanks depuis le coulage du métal, le passage aux moules, la forge, le découpage au chalumeau des plaques d'acier pour blindés, le meulage des arêtes, le percement, l'ajustage des pièces et la confection des tanks à l'exception des moteurs, des chenilles et de l'armement.

Contraints à des travaux interdits par le droit international, contre nos alliés ou nos frères d'armes et de race, nous apprenons à « saboter » pour les aider dans la mesure du possible. Nous détrempons et brûlons le métal aux endroits sensibles du tank (Dans le tank, nous faisons brûler du soufre pour rendre le métal cassant) et trouvons le moyen de passer une grosse couche de minium pour camoufler notre sabotage aux yeux du contrôleur Allemand, trop surchargé de travail pour faire son service consciencieusement.

Peu à peu, le personnel Allemand, mobilisé, part aux armées ; nous prenons sa place. Résultat, le rendement diminue. Par contre les repréailles et vexations augmentent. Le courrier de France est supprimé, les colis de vivre de même. Le moral Français baisse tout d'abord mais remonte au fur et à mesure qu'on le voit baisser chez les Allemands. Ceux-ci savent ce qui les attend sur le front Russe. Les reculs se multiplient à l'Est et à l'Ouest. Des radios étrangères, interdites, nous apprennent chaque soir, les échecs Allemands, les succès alliés, grâce à la complicité d'un Italien et d'un Allemand qui, en deuil de ses quatre frères tués, de ses parents tombés sous le bombardement, privé de sa femme infirmière, en a sérieusement assez du régime.

3c-) Emploi du temps - Régime de nourriture

A quatre heure et demie du matin, lever : Il faut faire la queue à la cuisine pour toucher un broc de cinq litres d'un « jus » infect ; Par chambrée, soit vingt cinq à trente occupants.

Cinq heure : Toilette ; Cinq heure et quart : Départ pour la fabrique ; Six heure et quart : Pointage des cartes de contrôle ; Six heure : Embauche.

De six heure à midi : Travail coupé entre huit heure et huit heure et quart par un « Frühstück » (casse-croûte) pour ceux qui ont pu se procurer de quoi manger.

Midi à treize heure trente : Repas assez platonique composé généralement, en hiver : de la soupe, si l'on peut appeler ainsi la douteuse eau de vaisselle où avaient cuit, sans lavage préalable, quelques racines terreuses, betteraves, carottes ou pommes de terre non épluchées, réservées en France, au bétail. Une nouvelle queue d'une demie heure était nécessaire pour toucher cette mixture innommable qu'il fallait avaler brûlante ; Nous étions en effet toujours servis après les Allemands, au prorata des restes, plus ou moins allongés d'eau suivant les besoins.

De quatorze heure à dix huit heure : travail.

Dix huit à dix neuf heure : Retour au camp où nous attendait une tisane ou café tenant lieu de repas du soir, et obtenu après réclamation sur l'insuffisance de l'alimentation.

Ce régime de nourriture ne comportait de pommes de terre simplement bouillies que deux fois par semaine, à raison de deux à trois par personne, grosses comme des œufs de pigeon, non épluchées, mal cuites et non lavées. Le reste du temps il fallait se contenter de prétendus épinards ou plus exactement d'un coin de prairie fauchée et bouillie, sans sel, le sable tenant lieu de condiments. Il fallait avec ceci dans le ventre, faire douze heures de travail de rang de jour ou de nuit selon que nous étions de l'une ou de l'autre des équipes.

3d-) Sabotage à l'usine

J'apprends à conduire les ponts roulants et me spécialise dans l'art du sabotage. Les accidents matériels se multiplient, nous disons faute d'entretien et de réparations, car tout est usé par le travail forcé. Mais en réalité parce qu'à l'huile et à la graisse, nous mêlons du sable et de la limaille d'acier. Les coups de freins, trop brusques, distendent et cassent les câbles. L'huile est souvent remplacée par de l'eau forte dans les boîtes à huile qui, bien fermées, sont arrosées d'huile véritable et de poussière pour garder les apparences. Les courts circuits sont fréquents et les moteurs électriques grillés, des grosses machines, perceuses, presses, etc... retardent le rendement.

C'est ici le cas d'observer la lourdeur d'esprit germanique. De ces accidents matériels, jamais un Français, un Russe, un Polonais ou un Italien n'est victime, pas plus qu'un Allemand s'il est anti-hitlérien. Seuls les chefs du « parti » sont accidentés ; les seuls Français en sont la cause. A chaque instant, nous faisons à la direction des rapports, dénonçant l'usure du matériel (Impossible à remplacer) déclinant toute responsabilité pour les accidents que nous savons, et pour cause, devoir se produire. La direction nous donne l'ordre écrit de continuer. Nous voici à couvert. Les camarades sont toujours prévenus à temps pour leur éviter d'être victimes de la casse.

Quelqu'un que je connais n'était pas étranger à tous ces sabotages. Mes camarades me durent quelques journées de liberté par arrêt forcé du travail. Mais la « Gestapo » veillait. Je fus donc inquiété, convoqué au Polizei Präsidium, questionné, incarcéré. Mais les réparations terminées, la fabrique me fit rappeler : les spécialistes Allemands refusaient de conduire mon pont roulant comme trop vieux et dangereux. Il fallut reprendre mon poste au dessus des camarades et sous la surveillance d'ingénieurs. Mais quel abîme sépare la théorie et la pratique. Mon surveillant trouve que mon pont ne marche pas assez vite et ralenti le rendement. Je l'invite à prendre les leviers de commande à ma place, une heure en fin de journée. Il relève le défi et brusque l'appareil. Il en est, au bout d'une demi-heure, la première victime. Depuis qu'il a pris en main la machine, j'entends les moteurs électriques qui forcent et ne « tournent pas rond » je me réjouis en mon for intérieur. Il appartient à l'homme de science, au théoricien de se rendre compte que son moteur va prendre feu... je me tais.

Tout à coup, un bruit sec comme un coup de feu, une grande flamme monte jusqu'au toit du hall. L'ingénieur pousse un cri. Le hall est dans le noir seul le pont roulant où nous nous trouvons est entouré de flammes et de fumée. Un court-circuit s'est produit. L'homme tombe à côté de moi, gémissant. Il a les mains, une partie des bras, la figure brûlée par la flamme électrique. Appuyé sur moi, aveuglé par la douleur et la fumée il me suit et péniblement, par le petit pont aménagé sur les poutres de fer de la superstructure du hall, par la grande échelle, nous regagnons la terre ferme. La cabine et les moteurs une fois brûlés, l'incendie s'arrête, faute de combustible ; le pont roulant était en fer. Un rapport dudit ingénieur me valut de n'être plus inquiété par la police. Le travail est alors interrompu dans cette partie du hall et je suis affecté aux perceuses, fort heureux de m'en être tiré à si bon compte ; à peine quelques brûlures aux mains et à la veste, cils et sourcils grillés ; j'avais été protégés par la providence et par le corps de mon surveillant et j'avais eu peur....mais c'était un beau sabotage.

3e-) La visite d'Hitler - Un sabotage en sa présence

Depuis quelques deux mois, je suis aux perceuses. Un « Meister » vient me chercher, me conduit à une superbe machine neuve ; il me dit que je dois la faire marcher devant Hitler, le lendemain jour de sa visite. Des ingénieurs observent tous mes mouvements, je commence par faire tourner les moteurs au ralenti. Il y en a beaucoup, le « moteur de pompe » qui alimente la perceuse en eau blanche (Composition d'huile, de soude en poudre et d'eau) destinée à refroidir la mèche. Puis le moteur dit de « perce » (Le principal), les « moteurs de directions », enfin les deux « moteurs du chariot » qui sont là pour placer sur le banc de perce les côtés des blindés ou toutes autres pièces à percer.

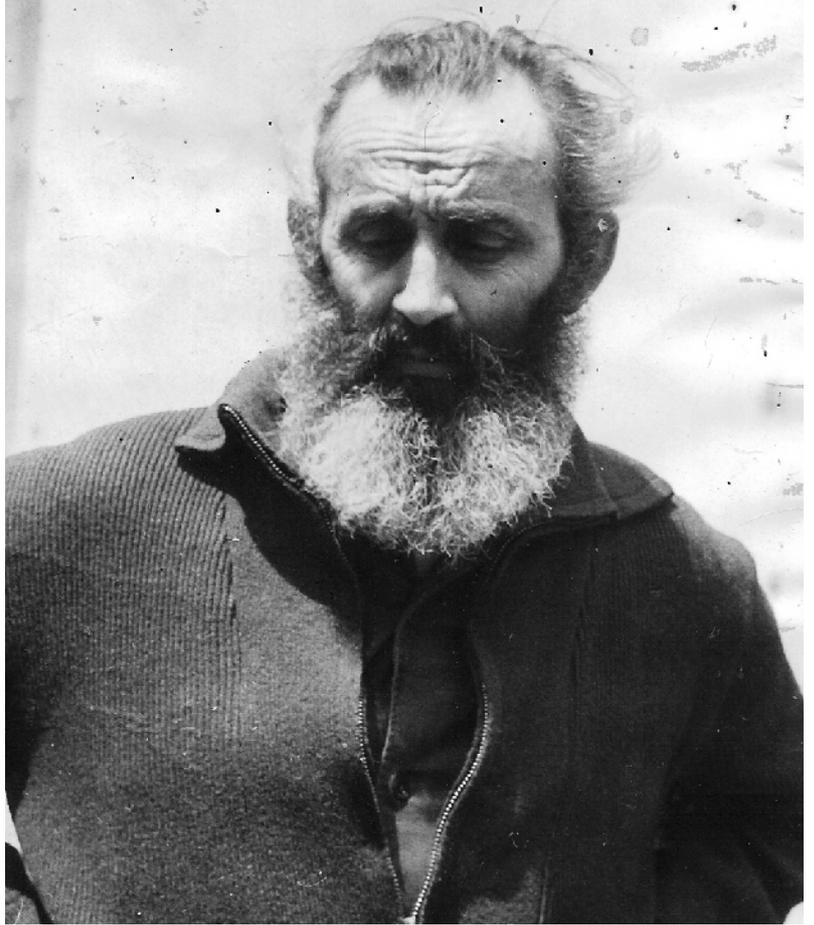
Cette machine est une « Rabona » importée du Japon, qui avait nécessité, pour la mise en place un mois de travail. Pour le rodage je laisse tourner les moteurs au ralenti pendant un moment. Les ingénieurs m'ordonnent d'économiser l'électricité

Je coupe alors le courant et me préoccupe du graissage et huilage à ma façon, c'est-à-dire que je vais chercher un pot de graisse comme nous en avons tous, un gros pot de graisse de cinq kilos dans lequel nous avons mis de la soude et de la fine poudre d'émeri, le tout bien malaxé. Rien ne se voit. Enfin la machine est prête et j'ai ordre de ne la faire marcher sous aucun prétexte avant l'arrivée d'Hitler. J'attends donc en passant un chiffon plus ou moins sale sur la machine pour n'avoir pas l'air de ne rien faire. Elle est encore trop neuve pour pouvoir tourner à plein régime. L'orgueilleux ingénieur qui doit la présenter à son grand Chef me donne les dernières consignes : *« Il faut faire voir aux Chefs, la puissance de cette machine, sa force "Kolossale". Je compte sur vous pour bien montrer comment, avec cet engin, on perce de si grosses plaques en si peu de temps. Donc à plein régime : pour obtenir, en présence du Chef, le maximum de travail dans le minimum de temps. »*

Alain de Cheyron d'Abzac en 1989 (DR)

Le lendemain, grand branle-bas à la fabrique, la Police est renforcée. Il y en a partout. Enfin vers les dix heures, le visiteur attendu arrive en voiture, accompagné de quantité d'uniformes plus ou moins verts, kaki ou noirs et fort bien encadré de sa garde, pistolets mitrailleurs sous le bras. On lui présente la Machine dont il est le parrain. Cet homme antipathique d'aspect, grand, carré, au regard dur, à la parole sèche et brève me regarde en loques, sale, sans la moindre compassion. La machine roule à toute vitesse. Il a l'air satisfait. Sa suite pose des tas de questions, admire le matériel mais au bout d'un moment j'arrête tout !

Je me suis rendu compte, au son, que quelque chose ne va plus dans le moteur. Je reçois de l'ingénieur l'ordre de continuer. Hitler fait demander pourquoi je voulais arrêter ; Je fais expliquer par un interprète, mes motifs. Cinq minutes plus tard on commence à sentir l'huile chaude ; Brusquement un court circuit se produit au moteur de pompe et la boîte à huile prend feu, détruisant toute trace de sabotage. J'arrête brusquement, simulant une grande colère et me plains amèrement de la fausse manœuvre que m'a fait faire l'ingénieur, en ne me laissant pas arrêter à temps. La mèche à forer se bloque et je refuse de l'enlever. L'ingénieur furieux prend le marteau et d'un coup malheureux frappant à faux, casse la mèche. Fou de rage, il est arrêté pour sabotage et moi... change de machine avec la perspective de travailler de nuit avant mon tour. Résultat la « Rabona », orgueil de l'usine, est paralysée pour un temps, sous les yeux du grand Chef, son parrain.



4- Derniers mois

4a-) L'enfer du bagne - Trois pneumonies en six mois

La gestapo ne pouvant obtenir l'aveu que j'avais saboté mais en ayant la presque absolue certitude, me fit mettre au « détrempage des blindés », travail fort pénible qui consistait à introduire des grandes plaques d'acier dans les fours à air comprimé chauffés au coke. On les retire lorsqu'elles sont « rouge blanc », on les charge sur plateaux spéciaux et sur un chariot ; Puis on pousse le tout dehors, jusqu'à deux cents mètres de là. Nous avons la poitrine grillée, le dos gelé par la neige. De nombreux prisonniers Italiens ont, à ce travail là, contracté des maladies mortelles ou la tuberculose. Dans mon malheur je ne me plains pas, j'ai pu du moins ramener ma peau. En effet dans les six derniers mois, de mon séjour en Allemagne, je n'ai pas cessé de cracher le sang, par suite de trois pneumonies successives. Un mois après la première, rétabli par mes propres soins, j'étais affecté au même travail, réussis à tenir deux mois et contracter la deuxième. Rejeté sans pitié au même bagne un mois après, je retombai deux mois plus tard au même point.

En Janvier 1945, la grande offensive Russe avance toujours. La fabrique ferme. On évacue Breslau. Triste colonne à pied, mes camarades s'en vont vers l'inconnu. Leurs bagages sont chargés sur traîneaux ; la neige étant épaisse et glacée. Le thermomètre à la fenêtre de l'infirmerie marque 20° au dessous de zéro.

J'en suis à ma troisième pneumonie. Le médecin Allemand venu me voir (Par quel tour de force se dérangeât-il ce jour là ?) déclare en son jargon au camarade qui nous sert d'infirmier : « *C'est sa troisième pneumonie ; vous pouvez le mettre dans la chambre mortuaire* ». Deux fois déjà, de ce même oiseau de mauvais augure, j'avais entendu pareil langage. Certes je n'étais pas brillant. Le thermomètre, que me fit passer un compagnon de malheur -qui devait mourir le lendemain d'une angine diphtérique, accusait 41° et 8/10^{ème}.

Tel était mon état que le sang dont j'avais les poumons pleins, m'empêchait de respirer. Un râle rauque accéléré, saccadé, faisait seul savoir à mes voisins de misère que je vivais encore ; Je ne distinguais pas bien les objets autour de moi. Des camarades vinrent me serrer la main avant le départ pour une destination non spécifiée. Je ne les reconnus pas... Cependant, je voulus me soigner ; Je me fis apporter dans ce but une cuvette d'eau, un seau et une serviette. Resté seul avec trois autres camarades, tous les autres étant partis, même l'infirmier, sous la menace d'un revolver Allemand, je me fis, tant bien que mal, avec ma serviette trempée dans l'eau glacée des enveloppements, ce qui eu pour double effet d'empêcher la température de monter et de provoquer l'expectoration du sang ; Je respirai plus librement ; Pendant neuf jours, je m'astreignis à ce traitement. La fièvre baissa, tomba net le neuvième jour : j'étais sauvé grâce à l'homéopathie. C'était la troisième fois que, condamné par un médecin Allemand, je déjouais ses prévisions ; je tins à le lui signaler quelques mois plus tard.

De la volonté, de la ténacité, quelques connaissances en médecine et l'aide de la providence m'ont permis d'écrire aujourd'hui ces lignes. Comment nier après cela l'influence du moral sur la maladie ! Je n'ai pu rendre, hélas, de bien grands services pendant ces trois mois de siège, car je me ressentais encore de ces terribles secousses. Je me mis d'abord en quête, parmi les décombres de la ville, de médicaments pour les blessés et journellement j'apportais à Maria X...l'infirmière principale, le produit de ma récolte. Il m'arriva de rapporter aussi des blessés mais, un mois plus tard quand mes forces me permirent de les soigner.

4b-) Le siège de Breslau - Trois mois sous les bombardements - Un mois dans le « no man's land »

Depuis douze jours, mes camarades ont évacué la ville ; depuis douze jours, je n'ai pas mangé. Je commence à me lever et à faire le tour de mon lit en m'y tenant accroché ; c'est un bien grand progrès ; cependant je suis sans forces, l'estomac vide et la tête lourde. Depuis le départ des civils allemands et de mes camarades, personne n'est venu. Sommes-nous destinés à mourir de faim, après avoir vaincu la maladie ? Sans trop y croire, j'affirme aux deux Italiens et au Français, mes camarades de misère : « *On s'en sortira, courage !* ».

Ci-contre : Portail d'entrée du sinistre camp de Gross-Rosen (DR)

Le soir venu, un bruit de pas, volontairement assourdi, s'approche de la porte. On frappe, entre un homme gros et fort, n'ayant guère dépassé la trentaine mais le visage marqué de rides profondes. Un sac maculé de neige sur les épaules, il n'a pas l'air Allemand et reste interdit sur le pas de la porte puis demande en Italien « *Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? Il y a-t-il la police, ici ?* ». Il semble tourmenté par une grande crainte et regarde du côté de la porte au moindre bruit venant de l'extérieur. En sa langue, je lui explique en quelques mots notre histoire ; il me conte la sienne.



Pris par les allemands en Italie comme partisan de Badoglio, il s'est évadé deux fois des camps de Großrosen et Brochau. Deux fois repris, il vient d'effectuer à la faveur du désordre consécutif au repli Allemand, sa troisième évasion du camp de Bürgweide et cherche un abri pour la nuit. Il nous apprend que nous sommes entre les lignes Allemandes et Russes et nous promet de venir passer la nuit avec nous. Il trouve l'abri sûr et peu fréquenté par la police. Il repart.

Une heure après, ce courageux garçon nous apporte un bouillon chaud, qu'il a obtenu par charité, en ville. C'est là notre premier régal. Marché conclu, nous le cachérons parmi nous comme malades et lui se charge du ravitaillement. Le moral revient, la joie est délirante, on fait des projets fous, Sylvestro est notre sauveur.

Le lendemain, je m'entretins avec lui, le renseignai sur la ville qu'il connaissait peu. Il décida une sortie. Le soir, il rentrait, lourdement chargé, rapportant beurre, confiture, café (Du vrai, celui-là).

Un autre jour il partit à la tombée de la nuit ; on n'entendait plus que de rares coups de feu, mes camarades dormaient. Longtemps après son départ j'essayais, vainement d'ailleurs, de m'endormir, quand j'entendis un léger grattement à la porte. C'était mon italien qui rentrait du « marché ». Il entrouvrit avec précaution, regardant de tous côtés si personne ne l'espionnait puis entra. Il paraissait fatigué, se tenant légèrement courbé. Dans un mouvement qu'il fit, je trouvais à son dos des formes singulières : « *Que portes-tu ?* », demandai-je en Italien, « *Tiens, regardes* ». Sa couverture tombe à terre avec le paquet. Mon gremlin s'étira, soulagé. Son paquet, c'était...Une demie vache, moins l'épaule ; rien que cela. Riant il me raconta son expédition.

Après avoir traversé les lignes allemandes, il erra dans Breslau et vint se mêler aux civils qui déchargeaient des camions de viande pour la porter dans les glacières. A un moment donné, profitant de la proximité d'un camion, il chargea son paquet, jeta sa couverture sur le tout et rasant les murs, s'enfuit dans la nuit. En passant les lignes, l'aventure faillit mal tourner ; obligé de ramper, son paquet sur le dos, il avançait lentement, quand un soldat, remarquant de loin quelque chose d'anormal, tira dessus. La balle siffla au dessus de sa tête. Il fit le mort un instant puis recommença sa randonnée. Il était enfin rentré au logis sans autre incident notable. Il avait de plus trouvé, dans une maison démolie par les



bombardements, d'autres réserves comme de la farine et un superbe jambon ; Le tout fut déposé sous le local des « douches » du camp où bientôt nous allions établir nos pénates, car les bombardements se rapprochant de nous, nous ne sommes plus en sécurité dans la baraque d'infirmerie, tandis que les douches sont en sous-sol.

Ci-contre : Après avoir subi un siège de plus de quatre-vingts jours, Breslau n'est plus que ruines (DR)

Huit jours plus tard, « retapé » par la bonne alimentation, j'aide au déménagement des camarades. De jour en jour les forces reviennent, la confiance règne en notre groupe, confiance basée sur la misère commune. Aucune politique entre

nous, sinon celle de l'entraide, la meilleure. Nous sommes tous de même religion, tous croyants, peu de pratiquants, tous latins. De quelle utilité se révèle, pour moi, la connaissance de la langue italienne. Le groupe est un et indivisible ; Notre but : « Tenir ». Les moyens : bien manger, boire et s'entraider. Je commence à sortir avec un camarade. Nous nous organisons dans les sous sol des douches de notre camp de Mühlbergweg, dernier camp, où nous étions depuis quelques mois. Pour ne pas être dénoncés par la fumée de notre cuisinière, nous avons canalisé celle-ci vers les égouts débouchant dans une maison démolie, un peu plus loin. On fait un repas à peu près toutes les deux ou trois heures ; aussi engraissons nous à vue d'œil ; La viande conservée au sel, avec des plats à base de farine et de pommes de terre, voilà notre régime de convalescents ; des confitures pour le dessert. Au bout d'un mois de cette « bonne vie » les Allemands nous découvrent, nous voilà refoulés vers le centre de la ville sous la menace du fusil-mitrailleur de deux S.S. escortant un officier.

Voici déjà un mois que les Russes encerclent BRESLAU, bombardé quotidiennement. Nous passons une visite médicale auprès d'un docteur Allemand qui nous interroge. Etant le seul en mesure de me faire comprendre en sa langue, il m'établit un certificat de réforme pour chacun des membres du groupe qu'il me dit n'avoir pas le temps d'examiner. Ainsi muni d'un papier nous permettant de vivre sans travailler, il nous dirige sur un camp de malades, en ville. Nous y faisons connaissance avec une famille Polonaise : le père, ingénieur est sourd, la mère aux trois quarts paralysée, la fille, treize ans d'après ses papiers, seize en réalité nous demande aide et protection. Elle est obligée de surveiller son père qui n'entendant pas les balles siffler, ni les avions les survoler, ne se gare jamais et risque la mort à chaque instant. Elle doit aussi rester auprès de sa mère, qui rendue très irritable par son malheur et par les mauvais traitements subis au camp de concentration, reproche à sa fille de ne point s'occuper de ses parents, elle ne peut être pourtant à la fois auprès d'eux et en ville pour grappiller quelque nourriture dans les décombres.

Je sermonne la mère, persuade le père de rester près d'elle et confie à la fille le soin d'entretenir les effets d'habillements des siens et ceux de notre groupe. Je me charge des vivres et fournitures, quant à leur préparation c'est du rayon de Sylvestro. Je lie alors connaissance avec un camp de Français, non évacués ; par eux leur misère m'est révélée. Divisés en deux groupes, les uns de jour les autres de nuit travaillent en première ligne et tous les jours le nombre des blessés augmente : les infirmiers manquent, je me présente et suis aussitôt agréé par le médecin Hongrois, médecin chef. Ce sera mon occupation jusqu'à la fin du siège.

4c-) Le siège de Breslau - une journée dans les caves de l'université

L'aviation survole la ville depuis le levé du jour et l'on reçoit de temps à autre de dangereux colis explosifs par la voie des airs. La police interdit toute circulation : celle-ci n'a donc que plus d'attraits. Deux fois je me suis trouvé enseveli sous les gravats ; j'en suis sorti, toutes les bombes ne tuent pas !

Je pars donc avec un camarade en quête de maisons bombardée pour y trouver des vivres. En passant devant l'Université de Breslau, une rafale de mitrailleuses nous avertit que des policiers nous ont vus et salués. Aussitôt couchés à terre, nous nous mettons en devoir de gagner en rampant les caves de l'Université pour nous y réfugier jusqu'à la fin de l'alerte. On y passe la journée à la découverte et à la lecture de livres Français. Ce charmant du Bellay notamment nous met en joie par son sonnet :

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.
Ou comme celui là qui conquiert la toison
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge »

Vraiment cela fait plaisir de retrouver un compatriote sous les bombes au plus profond de l'Allemagne et nous comptons bien revoir la « maison » comme nous sommes Français, nous nous permettons de parodier ce grand Maître. Il pardonnera, du fond de sa tombe, lui qui s'ennuyait tant à Rome, à ces petits compatriotes exilés à Breslau, de rire en sa docte compagnie.

Huit jours après la prise de Berlin par les troupes alliées, la ville de Breslau tombait aux mains des Russes. Était-ce enfin la libération tant espérée ? Quelle erreur : un mois en Russie avec nous et vous verrez comment nous étions tombés de Charybde en Scylla

5- Fin de la guerre

5a-) Libération par les Russes ?

Je suis désigné avec d'autres camarades pour composer le personnel sanitaire du convoi qui doit nous mener en Russie à Slavouta et non à Odessa comme on nous l'avait promis. Nous y sommes parqués dans un ancien camp de concentration allemand, immense, encerclés par les sentinelles Russes qui nous tirent parfois dessus pour rire et s'amuser. Ces brutes blessent quelques camarades. Le moral déjà touché par l'arrêt inattendu en cette terre inhospitalière, s'effondre encore plus lorsqu'on se rend compte que nous sommes de véritables prisonniers chez ceux qui se disaient nos amis et nos libérateurs. Nous avons déjà eu un aperçu de leur peu de civilisation en cours de route, mais nous avons mis cela complaisamment sur le compte de la crise d'ivrognerie généralisée sur les deux jours de licence absolue qui leur avaient été octroyés par leur général à l'occasion de la Victoire.

Les uns baptisèrent cette crise « Ivresse de la Victoire » et d'autres « Soulographie générale » Ce n'était que le début. Les femmes furent leurs premières victimes ; ensuite, les blessés qu'ils prennent pour des Allemands et qui sont par eux, achevés. Ils volent et pillent le maigre bagage que nous possédons encore. Si ce qui nous tient lieu de vêtements ou de chaussures leur plaît, ils nous déshabillent et nous laissent en costume d'Adam rejoindre la colonne. Arrivés à destination, il nous est interdit de quitter le camp de Slavouta.

Défense d'écrire, impossible d'avoir des nouvelles de nos camarades de Chepetowska à vingt kilomètres de là. Nous touchons une louche de millet par jour et c'est tout. Les malades ne sont pas soignés à l'infirmerie. La doctoresse Russe m'assure que chez elle on ne soigne pas les hommes quand ils sont malades ; on les met au lit simplement ; s'ils sont assez forts, ils résistent et repartent ; elle est ahurie de me voir faire des gargarismes à des camarades atteints d'angine.

Le pays est parsemé de cadavres d'animaux et d'hommes en décomposition. Le typhus fait des victimes chez les Russes et ne tarde pas à toucher quelques uns d'entre nous qui ne pourront être sauvés, faute de quinine. Je soigne une angine diphtérique avec un bout de métal rougi et fais avaler un tube d'ébonite courbé à mon patient pour lui permettre de respirer ; après maintes souffrances il en réchappe. La doctoresse Russe a peur de moi, elle doit me considérer comme un « sorcier ».

Les chers frères Russes, pour dernier coup, ont rasé nos cimetières, quoique surmontés de pavillon Français, dernier témoin de nos camarades morts en captivité sous les bombardements.

5b-) Histoire de brigands : tel est pris qui croyait prendre.

Ici un petit incident qui vaut la peine d'être rapporté... La rivière borde l'immense camp de Slavouta (Trois kilomètres sur deux environ) Un bois cache les abords du cours d'eau. Trois camarades sont allés laver ce qui leur reste de linge : une chemise, un pantalon, une veste, un caleçon voilà leur habillement : l'un M... très grand, Lyonnais, un mètre quatre vingt deux, champion du centre en course à pied ; l'autre C... champion militaire de boxe pour l'Algérie, un mètre cinquante cinq mais râblé ; enfin P...petit parisien des faubourgs, un mètre soixante, débrouillard et courageux. Ils attendent, rôtissant au soleil que leur lessive sèche.

Soudain trois Russes armés surgissent des bois et les obligent à donner veste, pantalon chemise et caleçon. Que faire en cette tenue plus que légère ? Mais le parisien ne se dégonfle pas, pendant que les trois bandits entourant M... le dépouillent de sa veste, l'un d'eux, pour cette opération, dépose son pistolet mitrailleur entre ses jambes et inspecte le fond des poches de sa victime. D'un bond, saisissant l'occasion P...bouscule les trois Russes...Hélas ! Elle ne fonctionne pas. Mais les pillards pris de peur ont tout lâché, sauf la montre. M... a bientôt rejoint le plus faible et le saisit par le bras ; Il se débat et laisse sa veste aux mains de mon camarade. C... de son côté avait atteint un autre fuyard et l'avait démuné de ses papiers ; cependant les voleurs qui connaissaient bien le bois s'échappent tous les trois.

Mes camarades ne mirent pas longtemps à revêtir leurs habits, à ramener leur linge encore mouillé Tout fier, ils rentrent à la chambrée, munis des armes et des papiers de leurs agresseurs ; je suis appelé pour en déchiffrer l'identité. Quelle n'est pas ma stupeur ! Il s'agit du lieutenant de la Gendarmerie dont j'ai en mains le livret militaire ! Peu sûr de moi, je pars avec mes trois camarades trouver l'interprète, la jeune juive, et lui pose la question suivante :

« Qu'y a-t-il d'écrit, là-dessus ? »

« Lieutenant de gendarmerie Stanislas..... Livret militaire »

Elle a déjà trop parlé, rougit et nous lui expliquons comment nous sommes possesseurs de ces pièces et des armes, que nous demandons à déposer au commissariat. Nous remettons les armes et demandons que justice soit rendue. Avec des apparences courtoises, le commissaire nous promet de nous convoquer le lendemain pour nous faire restituer la montre. Mais aucune convocation n'arrive : sans doute, en plein accord avec son lieutenant de gendarmerie, essaie t-il d'étouffer l'histoire.

Trois jours après, un officier de la G.P.U.¹¹ vient en visite dans le camp. Bel homme, il parle le Français sans accent et tient à peu près ce langage :

« Français, camarades, des "voyous" vous attaquent et vous dévalisent, n'hésitez pas à nous les signaler, nous vous ferons rendre justice. Les lois Russes punissent très sévèrement le vol. Le parti communiste aujourd'hui au pouvoir en Russie tient à prouver aux étrangers que nous sommes civilisés ; jusqu'à présent vous n'avez été en contact qu'avec les troupes de choc mais personne ne connaît encore la Russie »

Il nous souhaite enfin un prompt rétablissement et s'apprête à se retirer.

J'ai réuni mes camarades pendant son discours, nous l'abordons et nous lui expliquons l'affaire ; Il promet de nous convoquer lui-même, le lendemain. Il tint parole et nous rentrâmes avec plaisir en possession de la montre volée par l'ex-officier de gendarmerie qui dégradé, s'en fut (Ainsi qu'une épousée, mais plus raide un petit) sous la surveillance des G.P.U. en compagnie du commissaire et de ses acolytes. Avant de rentrer au camp nous remercions le G.P.U. qui répondit que les coupables allaient être dirigés sur la Sibérie pour abus de leurs fonctions, vol à main armée et atteinte à la réputation du pays. Depuis lors et jusqu'à notre départ, nous ne fûmes plus l'objet d'aucune attaque.

Moralité : les Français l'ont depuis longtemps mis en proverbe :

« Tel cuide enseigner autrui qui souvent s'enseigne soi-même. » (Sic)

Mais pour les Russes, il en est un autre :

« La crainte de G.P.U. est le commencement de la sagesse »

5c-) Le camp de Slavouta : quelques péripéties avant le retour

Trois semaines après l'arrivée au camp de Slavouta, des camarades ayant fait une sortie de nuit pour nous relier au camp de Chepetowska sont « pincés » à leur retour et ramenés sous bonne escorte au chef du camp, un colonel.

¹¹ GPU : Gossoudarstvénnoïe Polititcheskoïé Oupravléníe - Direction de la politique d'État). Il semble que l'auteur fasse ici une erreur due à l'époque à laquelle il écrit ce texte. La GPU, police politique, ayant été dissoute en 1934, et remplacée par le NKVD (Narodnii Komissariat Vnoutrennikh Diél – Commissariat National aux Affaires Intérieures). (NDLR)

Ce dernier qui ne sait pas écrire en Russe, nous fait traduire par son interprète (Une jeune juive, seule catégorie dans le peuple qui cherche à s'instruire) le discours suivant :

« Français, nous vous avons libérés ! Les Anglais ne nous ont pas fourni, à Odessa les bateaux promis pour votre rapatriement ; vous serez donc rapatriés par terre, ultérieurement. J'attends les ordres, vous êtes portés "disparus" si vous ne vous tenez pas tranquilles, nous ne ferons pas connaître votre existence à vos chefs de France ; Nous avons besoin de main d'œuvre pour relever nos ruines. Il y a en Russie des lois qui interdisent à tout étranger de circuler en territoire Russe, sous peine de sanctions très sévères. Vos camarades ont été pris aujourd'hui hors du camp, si cela se renouvelle, personne ne reverra plus jamais ceux qui auront désobéi aux lois Russes »

Une voix partant de notre groupe s'élève :

« Il ne manque plus que des barbelés »

Le Colonel se fait traduire l'incident et d'une voix pleine de colère dit :

« Ce n'est qu'en vertu d'accords passés avec votre général de Gaulle que vous vivez ici sans barbelés et si vous nous y forcés, nous lui demanderons l'autorisation de vous garder. »

Il est alors interrompu par nos rires et nous regagnons nos chambrées sans vouloir en écouter davantage. Nos camarades sont relâchés.

Dans la nuit, grande réunion des Français. Que doit-on faire ? Des volontaires s'offrent pour faire connaître aux autorités Françaises en mission à Odessa, la présence de Français à Slavouta et Chepetowska. Ils ont, au bout de huit jours, accompli leur mission et une estafette russe - qui n'était autre qu'un agent de l'I.S.¹² - porte, au chef du camp, notre ordre d'évacuation immédiate par voie de terre. A un infirmier et à moi, il confie :

« L'ordre est apocryphe » une rame de wagons est en garage à Slavouta ;
« Ne perdez pas une minute, prévenez vos camarades, exécutez ponctuellement les ordres qui vous seront donnés. Tous les papiers sont en règle, votre convoi aura la voie libre, je serai votre convoyeur. » Il tint promesse et sous l'uniforme de capitaine russe, nous convoya.

Alain de Cheyron d'Abzac en compagnie d'une de ses amies (DR)

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais vu un convoi aussi vite organisé, autant d'ardeur de la part des embarqués, pour la première fois volontaires. En deux heures nous quittons le camp, prenons d'assaut les wagons. On se précipite pour le chargement des vivres. Les "cuisiniers" dans leur wagon, organisent avec le matériel mis à leur disposition, une cuisine roulante qui nous assure, les huit premiers jours, la soupe quotidienne de millet. Le passage de la frontière se fait sans incident. Nous ne sommes pas contrôlés mais à partir de là, nous ne sommes pas signalés, aussi éprouvons nous quelques difficultés à obtenir en Pologne les changements de locomotives nécessaires. Nous n'avons plus de vivres. Lors des arrêts de nos chauffeurs pour faire le plein d'eau et de charbon que nécessite un voyage de vingt cinq jours, on pille pour se nourrir, en Pologne occupée, les champs de pommes de terre au bord de la voie ferrée.



Nous empruntons la ligne à écartement russe jusqu'à Breslau. Là, changement de voitures. Ce sont des wagons de marchandises allemands qui nous mènent jusqu'à Prague. Le convoi redescend vers l'Autriche, remonte vers Nancy. Nous voici enfin libres et sur le sol Français. Ce sont les services de la croix rouge qui transmettent à ma famille le miraculeux télégramme d'arrivée de celui qui, depuis cinq ans, avait quitté les siens, celui dont on était depuis des mois sans nouvelles et que ses camarades eux-mêmes, l'ayant laissé pour mort à Breslau, accueillaient en ressuscité.

Quel profit matériel et moral ai-je retiré de ces années d'exil et d'épreuves en Allemagne, dans ces camps de Russie où, sans doute, aujourd'hui, perdus dans la steppe, "disparus" pour le reste du monde, restent encore des Français ? Combien ? Au début de la guerre je n'étais qu'un insouciant collégien, d'ailleurs enragé de sports, à part cela ne sachant pas faire grand-chose de ses dix doigts. J'ai appris, comme "étudiant camouflé" le principal labeur, la culture de la terre, les soins aux animaux, l'élevage et le dressage des chevaux. C'est sous le sobriquet de « jockey » qu'on désignait à l'usine ce petit Français qui avait l'air d'un Italien et qui, aux dires des ouvrières ou étudiantes allemandes n'était pas comme les autres. J'ai appris le travail du bois dans la forêt et la montagne, le travail du fer au bain de Breslau, la conduite des machines-outils diverses et variées.

¹² Intelligence Service (NDLR)

Le saviez-vous-?

Marinus Jacob Kjeldgaard : le photographe qui se moquait de Hitler par Laurent Liégeois

Jusqu'en 1940 (date d'invasion de la France par les troupes hitlériennes), travaillait, dans l'hebdomadaire illustré *Marianne*, un photographe méconnu mais hors du commun.

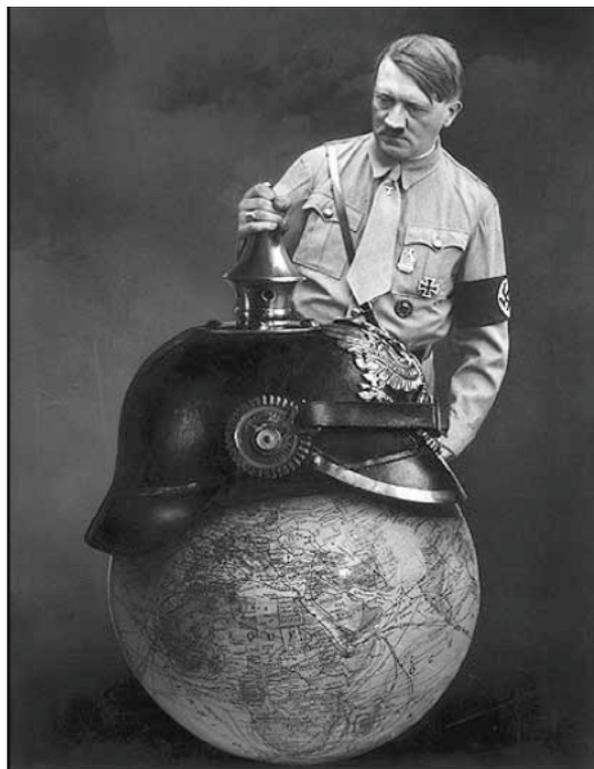
Marinus (De son vrai nom Marinus Jacob Kjeldgaard) est un photographe d'origine danoise né en 1884. Il quitte son pays en 1909 suite à un différend familial et s'installe à Paris où il travaille comme photographe et illustrateur. Il y fréquente des artistes célèbres tels Pablo Picasso ou Fernand Léger.

Pendant ce temps, Gaston Gallimard lance en 1932 un journal politique et littéraire orienté à gauche et appelé *Marianne*. Il sera tiré jusqu'à 200.000 exemplaires et des noms prestigieux tels André Malraux, André Gide et Ernest Hemingway y publieront des articles.

Ci-contre : le montage photographique montrant Adolf Hitler plaçant un casque à pointes sur le globe terrestre était à la « Une » d'une livraison du journal *Marianne*. On pouvait lire comme légende : Rien que la Terre (DR)

Le journal est placé sous la direction d'Emmanuel Berl qui, très vite, ressent le besoin d'illustrer la « Une » par des images marquant les esprits. Il engage alors Marinus pour répondre à ce besoin. Chaque semaine, dès 1933, Marinus va réaliser des photomontages politiques qui seront des mises en scène de Hitler, Staline, Churchill et des leaders politiques de l'époque, placés dans les postures les plus cocasses, souvent inspirées des classiques du cinéma (Hitler prendra la forme de *King Kong*), de l'art (Hitler dans la pose du *Penseur* de Rodin...), du cirque (Hitler en équilibriste sur un fil de fer) ou encore du sport.

Par ses photomontages Marinus dresse avec talent et ironie la situation en France et en Europe. Cette prise de position n'était pas sans risque. Heureusement, Marinus prendra le soin de ne presque jamais signer ses œuvres, ce qui lui valut un anonymat salutaire lorsque les troupes allemandes envahirent Paris en 1940.



Après la guerre, *Marianne* et les travaux de Marinus sombrèrent rapidement dans l'oubli.

Il meurt en 1964 et dans les années 70 commencent à apparaître sur le marché des photomontages originaux de Marinus, identifiés grâce à un sceau à l'arrière de ses œuvres.

Aujourd'hui, Gunner Byskov historien de la photographie rend vie aux travaux de Marinus sous la forme d'un livre, dans lequel sont réunis une soixantaine de photomontages originaux.

<http://www.marinus.dk/>

<http://www.museenkoeln.de/museum-ludwig/default.asp?s=222&tid=127&kontrast=&schrift=>

<http://www.ambparis.um.dk/fr/menu/lambassade/Actualites/MarinusEtMarianne.htm>

Hitler en France le 17 juin 1944 par Laurent Liégeois

Les visites de Hitler en France furent extrêmement rares. La dernière eut pu lui être fatale !

Une dizaine de jours après le débarquement, sur demande de von Rundstedt et de Rommel, Hitler est en France afin de faire le point sur l'état de la situation et définir les stratégies à suivre dans les opérations de Normandie.



A la mi-juin, la bataille était loin d'être terminée bien que son issue ne faisait déjà plus de doute pour von Rundstedt et Rommel. Ils décidèrent qu'il était temps de confronter Hitler à cette réalité et qu'il en accepte les conséquences. Une rencontre fut dès lors organisée le 17 juin, à Margival, au nord de Soissons.

Hitler pénétrait pour la première fois dans ce blockhaus perfectionné qui avait été à l'origine construit pour lui servir de poste de commandement pendant l'invasion de la Grande-Bretagne programmée pour l'été 1940

Ci-contre les vestiges du Bunker de Margival

Les discussions sont houleuses et Hitler ne veut rien entendre des arguments, tant militaires que politiques développés par von Rundstedt et Rommel. En dépit, ils insistèrent quand même pour que Hitler visite le quartier général du groupe d'armées B, commandé par Rommel, afin qu'il rencontre des généraux

commandant les troupes du front au sujet de opérations en cours en Normandie. Hitler accepta du bout des lèvres de s'y rendre le 19 juin - soit deux jours plus tard.

Or, dans la nuit du 17 au 18 juin, un V-1 mal réglé, qu'on venait de lancer sur Londres, fit demi-tour et atterrit sur la ferme de St Guilain à Allemant, à 3 km du QG de Margival. Ce qui va obliger Hitler, choqué par ce qu'il venait de se passer, à écourter sa visite en Normandie et à rentrer en Allemagne !

Un tout grand merci à Eric Giguère qui m'a renseigné cette anecdote.

Sources : <http://bunkersite.com/locations/france/margival/marghq-start.html>
http://www.margival.fr/Le_bunker.html

Le coin du BTP : Bunkers – Tranchées - Positions

BUNKER ARCHEOLOGIE

LA BATTERIE DE MERVILLE (Wn 01)¹³ par Jean Cotrez (Jumbo)

« ILS NE SAVAIENT PAS QUE C'ETAIT IMPOSSIBLE, ALORS ILS L'ONT FAIT »

Les 5èmes journées « Robert Lelard » du forum ayant eu pour point initial de rendez-vous la batterie de Merville, j'ai eu l'idée d'y revenir, non pas du point de vue des combats héroïques du 9^{ème} bataillon de parachutiste de la 6^{ème} Airborne britannique, sous les ordres du Lt Col Terence Otway, qui ont été brillamment décrits dans plusieurs ouvrages de référence (par exemple « la nuit des canons de Merville » de John Golley -Editions Presses de la cité-), mais du point de vue bunker archéologie.

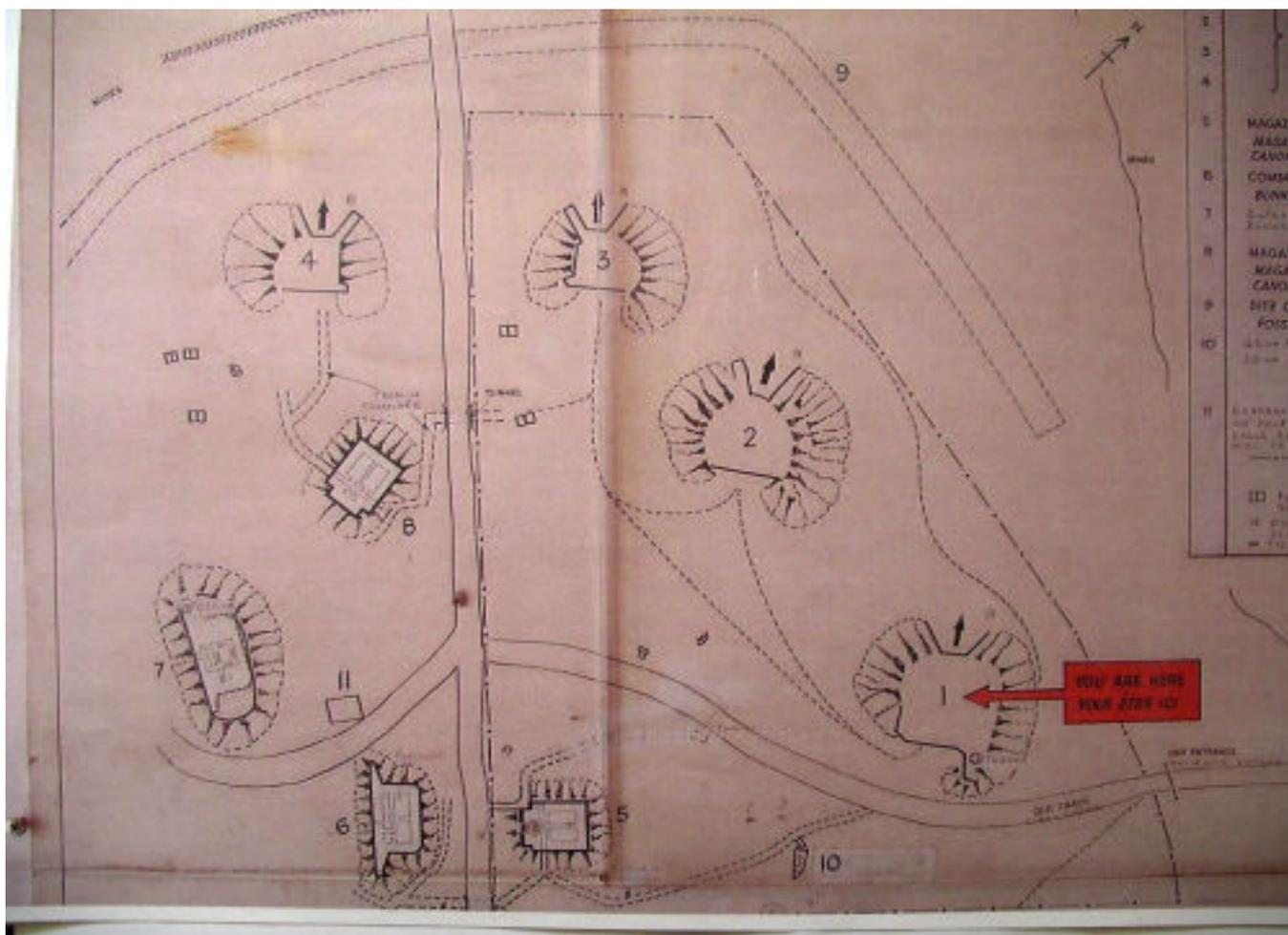


Fig. 1 : Plan général de la batterie

Nomenclature :

1 : casemate R611 - 2 : casemate R669 - 3 et 4 : casemates R612 - 5 et 8 : soutes à munitions VF7b - 6 : abri et PC type R502 - 7 : abri personnels type R501 - 9 : fossé anti chars - 10 : emplacement flak 20mm - 11 : cuisine avec flak sur le toit - En double pointillés les tranchées bétonnées.

¹³ WN ou Widerstandsnest : Nid de résistance (ou point d'appui léger).

A noter que craignant la présence de canons de 150 mm capable d'atteindre la plage Sword, et au-delà les bateaux de débarquement de cette plage - c'est d'ailleurs la raison essentielle de la mission du Lt Col Otway -, la batterie est allègrement bombardée depuis mars 1944.

En mai 1944, un raid de 56 bombardiers Lancaster largue plus de mille bombes sur la zone, 50 d'entre-elles atteindront le site de la batterie et 2 seulement feront mouche sur la casemate 4 fraîchement terminée, sans nuire durablement à la puissance de feu de l'ensemble. Entre le 9 mai et le 2 juin 1944 pas moins de 6 bombardements sont effectués sur la batterie.



Fig. 2 : Photo de la batterie après un bombardement

A l'origine la batterie est hippomobile et les canons sont dissimulés dans les vergers, présents sur le site, sans protection particulière. Les travaux de mise sous casemate débutent au printemps 1943 et la première casemate achevée est la casemate 1 du type R611. Ce détail entraîne la crainte des alliés sur la puissance de feu de la batterie car ce type de casemate est normalement prévu pour accueillir des canons allant jusqu'au calibre 155mm.

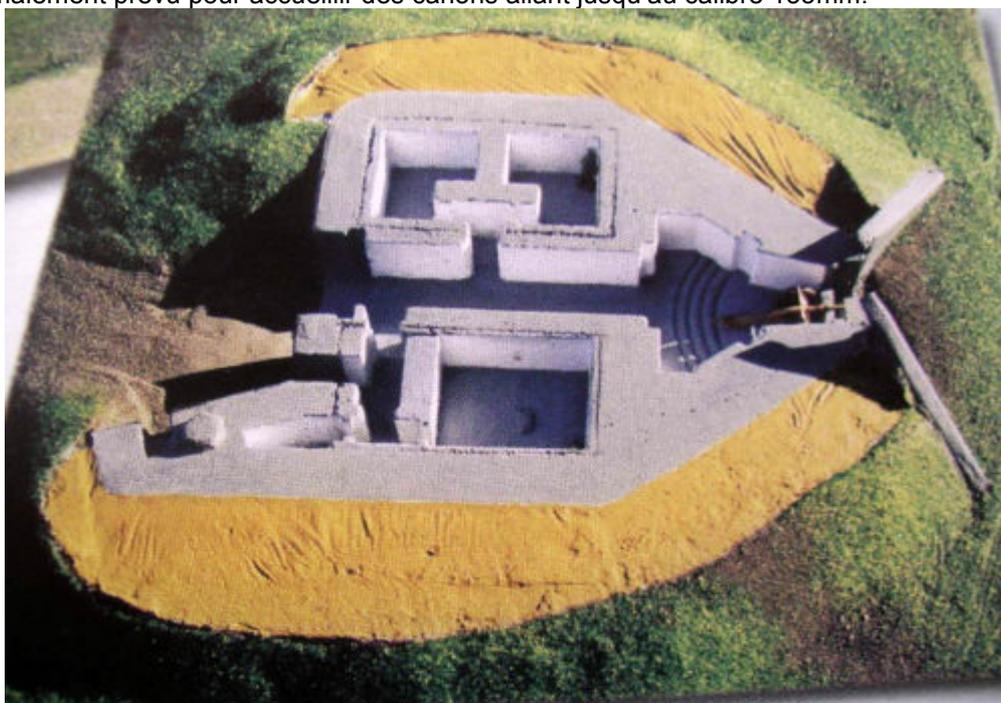


Fig. 3 : Ecorché d'une casemate R611 (casemate N°1)

Les travaux des casemates 2,3 et 4 traînent et, en attendant, les canons sont installés dans des encuvements situés à l'arrière des futurs blockhaus et qui sont encore visibles de nos jours.



Fig. 4 : Encuvements à l'arrière des casemates 2,3 et 4

La casemate 2 du type R669 est achevée en juin 1943. Suite à la visite de la batterie par Erwin Rommel en mars 1944, ce dernier enjoint l'organisation Todt d'accélérer les travaux des casemates 3 et 4 qui seront finalement achevées en mai 1944. Située à l'intérieur des terres, la batterie est « aveugle » ne comportant pas de poste d'observation (PO) ni de poste de direction de tir (PDT). Les PO sont situés sur la côte à Franceville à l'intérieur du Stützpunkt (Stp.) 05¹⁴ et le PDT est relié au bunker de commandement dans la batterie par téléphone (câbles blindés enterrés).

La défense extérieure de la batterie est constituée :

- à l'avant des casemates 2,3 et 4, d'un profond fossé anti-char (prévu à l'origine pour ceindre entièrement la batterie).
- d'une double rangée de barbelés qui elles entourent complètement le site. Le réseau intérieur est constitué d'une « muraille » de barbelés de 3 mètres de haut sur 2 de large, - entre les deux rangées de barbelés, un champ de mine.

1/ BUNKERS DE COMBATS :

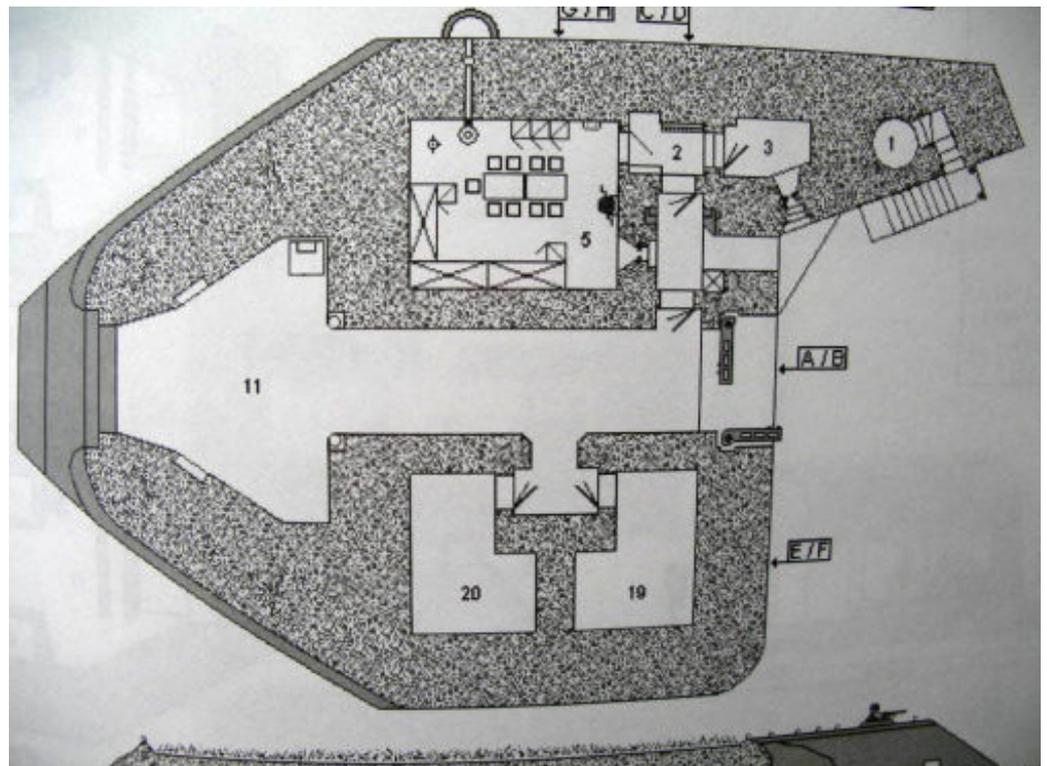
Casemate N°1 :

Fig. 5 : Plan d'un R611

Nomenclature :

- 1 : Tobrouk¹⁵ – 2 : sas anti-gaz – 3 : caponnière de défense accès – 5 : salle de repos avec meurtrière
 défense entrée principale – 11 : salle de combat - 19-20 : stockage munitions

Type R611 : Excavation 700 m³ de terre ; 1330 m³ de béton ; 79 tonnes de fers ronds ou profilés. Prévue pour accueillir un canon pouvant aller jusqu'au calibre 155mm, elle abrite aussi les servants de la pièce ainsi que des défenses du bunker (9 hommes au total), à savoir une caponnière de protection de l'entrée ainsi qu'un tobrouk pour mitrailleuse Mg assurant la sécurité aux alentours immédiats de la casemate dont l'accès se fait par l'extérieur de l'ouvrage.



¹⁴ Stp. ou Stützpunkt : Point d'appui lourd ; Le Stp.05 est appelé « Franceville West ».

¹⁵ Tobrouk : Abri bétonné pour un ou deux soldats, servant soit un MG, soit un mortier léger

Sans rentrer dans le détail des côtes, on peut rappeler que la casemate a 27 mètres de long. Les murs extérieurs ainsi que le toit ont une épaisseur de 2 mètres. Les « cloisons » intérieures ne font « que 1 mètre »...L'arrière de la casemate est protégée par une lourde porte blindée qui permet de rentrer ou sortir le canon. Sous le local de combat (chambre de tir) se trouvent deux fosses à douilles pour le stockage provisoire des douilles des obus tirés. Symétriquement au local de repos de la troupe se trouvent deux locaux séparés d'environ 10 m² chacun abritant les gargousses et les obus. L'entrée du personnel est protégée par une meurtrière intérieure qui donne dans le local de repos. Un sas anti-gaz isole l'intérieur du bunker de l'extérieur. Le local de repos (5m x 4m x 2,30m) comporte une table, neuf chaises, neuf couchettes, des armoires, un poêle, un ventilateur, un périscope et une issue de secours.

Casemate N°2:

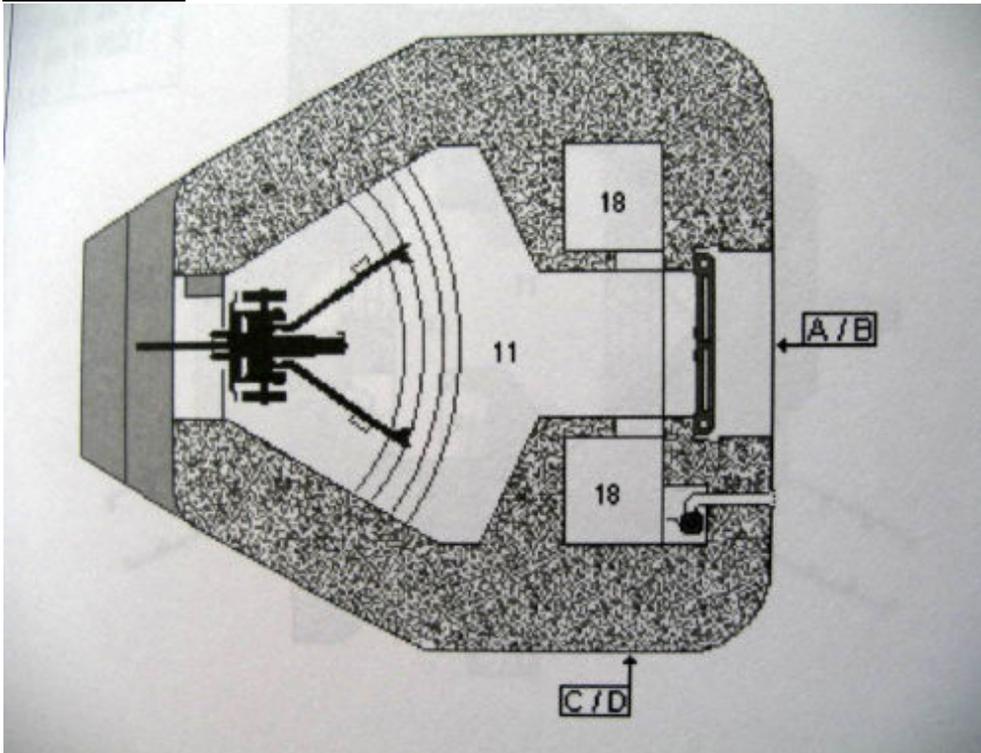


Fig. 6: Plan d'un R669

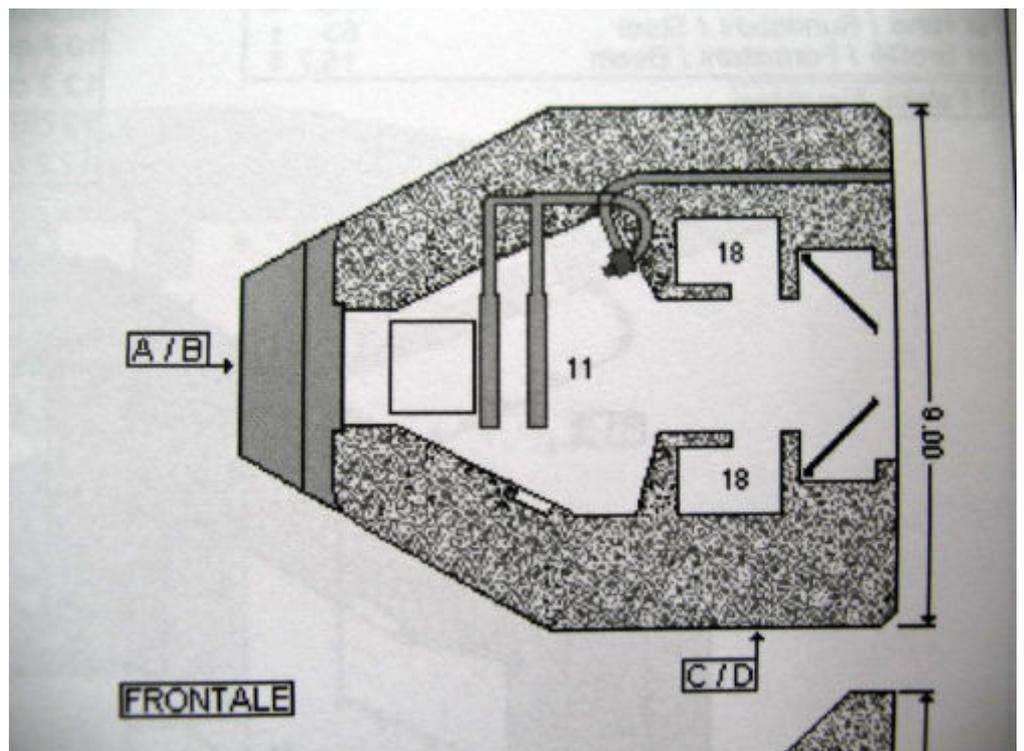
Type R669. On a tendance en généralisant à dire que les casemates 2,3 et 4 sont identiques (R669). En fait c'est inexact. Seule la 2 est de ce type. Excavation 150 m³ de terre ; 495 m³ de béton ; 30 tonnes de fers ronds ou profilés. Cette casemate peut accueillir tous les canons jusqu'au calibre 122 mm et permet un azimut de tir de 60° pour une élévation du canon de +35°/-9°. Elle ne possède pas de locaux annexes pour la troupe, ni de tobrouk de protection. Juste après la porte blindée arrière, se trouvent, de chaque côté, 2 emplacements destinés au stockage des obus et des gargousses ; Celui de gauche est relié à l'extérieur par une bouche d'aération. D'une longueur de 9 mètres, son toit fait lui aussi 2 mètres d'épaisseur.

Casemates N°3 et N°4:

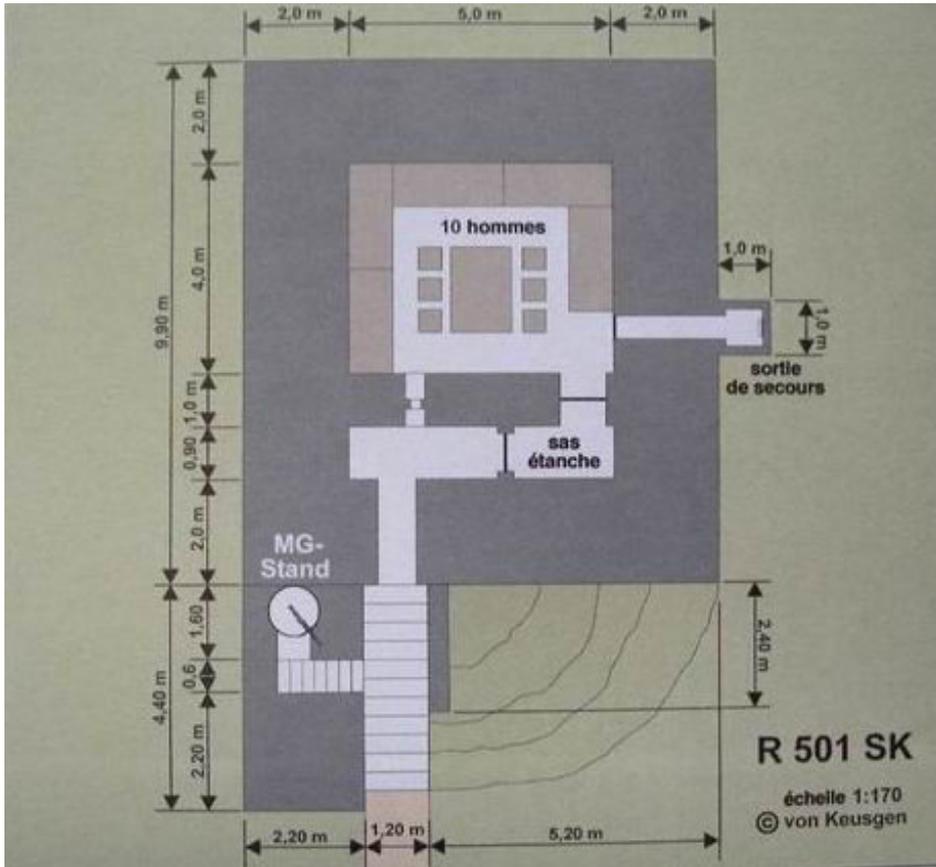
Fig. 7 : Plan d'un R612

Type R612 : Excavation 120 m³ de terre ; 385 m³ de béton ; 21 tonnes de fers ronds ou profilés. Cette casemate reprend l'architecture des R669, mais est légèrement plus petite. C'est le plafond qui est plus bas que sa grande sœur (2,10m pour 2,50m pour le R669). Elle peut accueillir tous types de canons jusqu'au calibre 105mm. On retrouve là aussi, de chaque côté de la porte blindée, deux emplacements destinés au stockage des gargousses et obus (18). On aperçoit en gris le système de ventilation assurant l'évacuation des fumées lors du tir du canon.

Les quatre casemates sont recouvertes de terre afin de les dissimuler tant à la vue des bateaux qu'à celle des reconnaissances aériennes.



2/ AUTRES BUNKERS DE BATTERIE :



ABRI R501 (Rep 7 sur le plan) :

Fig. 8 : Plan d'un R501 (sans tobrouk)

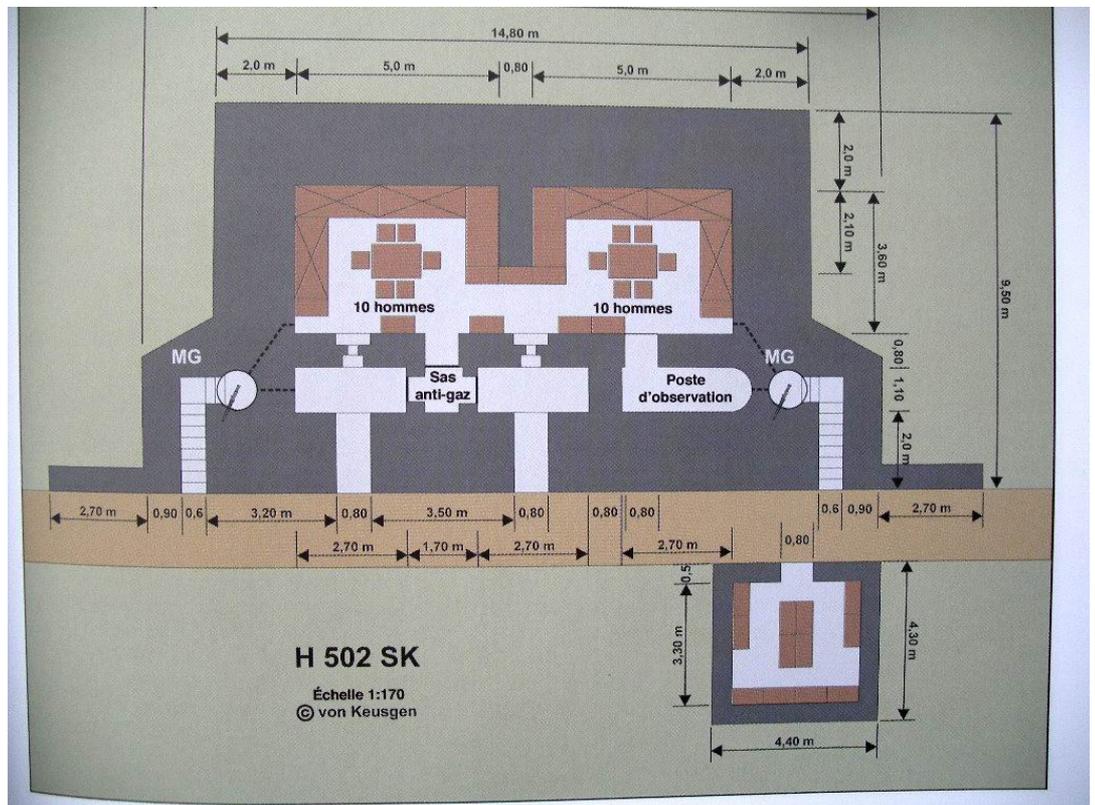
R501 : abri pour un groupe d'hommes équipé d'un tobrouk pour mitrailleuse avec accès par l'extérieur. Excavation 650 m³ de terre ; 362 m³ de béton ; 27 tonnes de fers ronds ou profilés. D'une longueur de 9,90 mètres sur 9 mètres de largeur pour une hauteur de 5,10m. Les murs et le toit mesurent 2 mètres d'épaisseur. C'est un abri équipé d'une salle de repos d'environ 20 m² (neuf couchettes superposées, tables, chaises, poêle) d'un ventilateur et d'un périscope. Son accès est protégé par une caponnière intérieure et un sas anti-gaz l'isole de l'extérieur. Il est équipé d'une issue de secours.

ABRI R502 (Rep 6 sur le plan) :

Fig. 9 : Plan d'un R502

R502 : abri pour 2 groupes d'hommes recensé sur la batterie de Merville comme « PC » de la batterie et relié au PDT de Franceville par câbles téléphoniques. Excavation 880 m³ de terre ; 629 m³ de béton ; 47 tonnes de fers ronds ou profilés.

D'une longueur de 14,80m sur 9,50m de largeur pour une hauteur de 5,10m. Là encore les murs et le toit ont une épaisseur de 2 mètres. Il abrite vingt hommes. Il est de plus équipé d'une tourelle blindée fixe d'observation. Ses deux entrées sont protégées par des meurtrières intérieures et débouchent sur un sas anti-gaz qui isole le bunker de l'extérieur. Le local de repos est divisé en deux parties identiques séparées par une petite cloison de 80 cm. Dans chaque local on retrouve l'équipement standard, à savoir couchettes, table, chaises, armoires, poêle et un seul périscope.

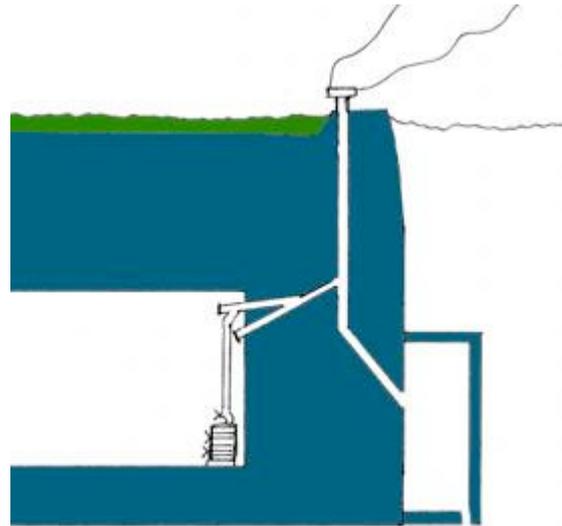


H 502 SK

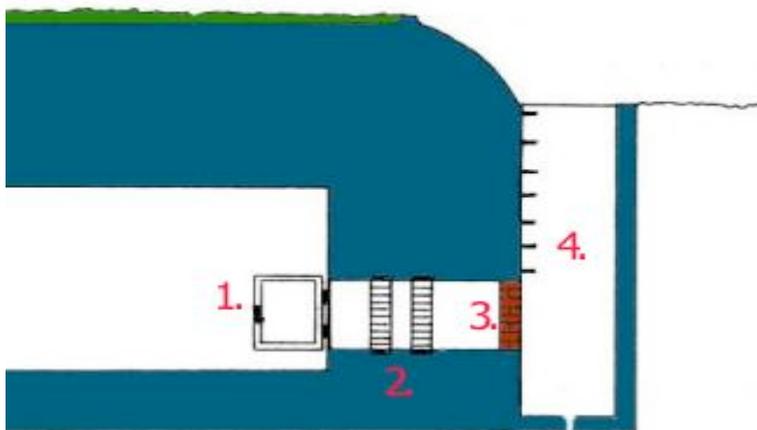
Échelle 1:170
© von Keusgen

Evacuation de la fumée :

L'évacuation de la fumée des poêles se fait par une sortie en pente qui rejoint un conduit de diamètre supérieur vertical coulé dans l'épaisseur du mur qui lui débouche au sommet du bunker. Afin d'éviter le jet de grenades par cet orifice, ce conduit vertical a une bifurcation qui débouche dans un sas contigu au bunker où d'éventuelles grenades viendraient exploser à l'extérieur sans endommager l'ouvrage.



Issue de secours :



L'issue de secours est constituée d'un puits vertical rempli de gravats (4) pour éviter une intrusion par l'extérieur. L'accès à ce puits se fait par une porte blindée (1) donnant dans le bunker. Des profilés en acier (2) retenus par des cales de bois barrent le sas entre la porte blindée et un mur en briques (3) qui sépare les gravats du sas d'accès. En cas d'évacuation on ouvre la porte blindée, on retire les profilés en acier, on brise le mur de briques, les gravats s'écoulent par gravité à l'intérieur du blockhaus et découvrent une échelle métallique scellée dans la paroi qui permet de rejoindre la surface

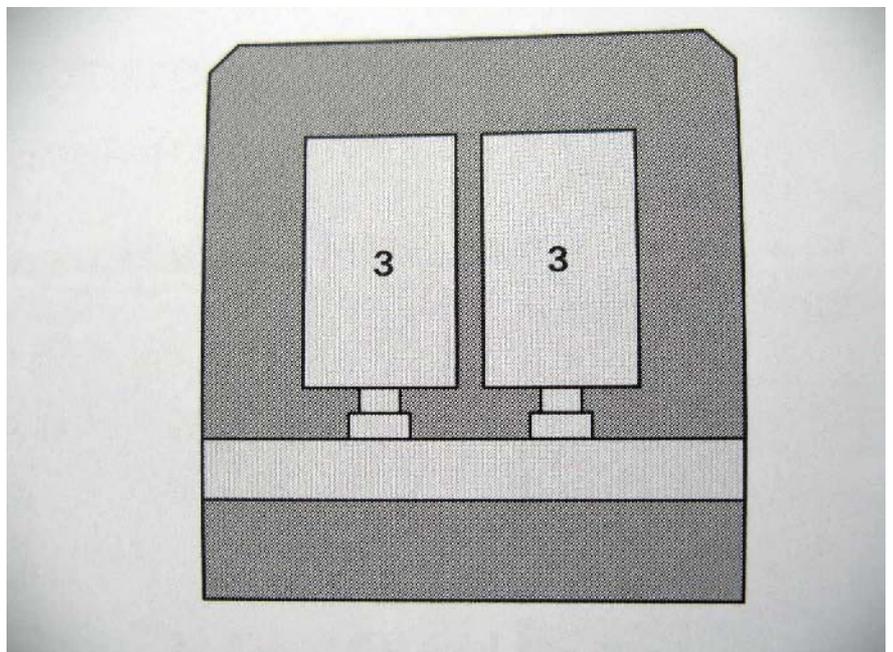
SOUTES A MUNITIONS (Rep 5 et 8 sur le plan) :

Fig. 10 : Plan d'un VF7b

Sur le site on trouve deux bunkers du type VF7b pour le stockage des munitions. Ces bunkers nécessitent chacun 480 m³ de béton et 12 tonnes de ferrailage. Leurs dimensions étaient de 11,20m x 10,90m x 4,90m. Là encore toit et murs étaient d'une épaisseur de 2 mètres.

Ce bunker est constitué d'un couloir à deux entrées traversant l'ensemble sur toute sa largeur et qui dessert deux chambres de stockages séparées.

L'un était situé à l'arrière de la casemate N°4 et alimentait les casemates 3 et 4, l'autre était situé à droite du PC et fournissait en munitions les casemates 1 et 2.



Voilà les principaux bunkers de la batterie de Merville. D'autres bâtiments moins imposants complétaient l'ensemble tel cet abri cuisine situé au NO du PC sur le toit duquel était installée une batterie de Flak capable de tirer aussi à l'horizontale.



Fig. 11 : Photo de la cuisine (rep 11 sur le plan)



Fig. 12 : Obusiers de 100 mm de Merville

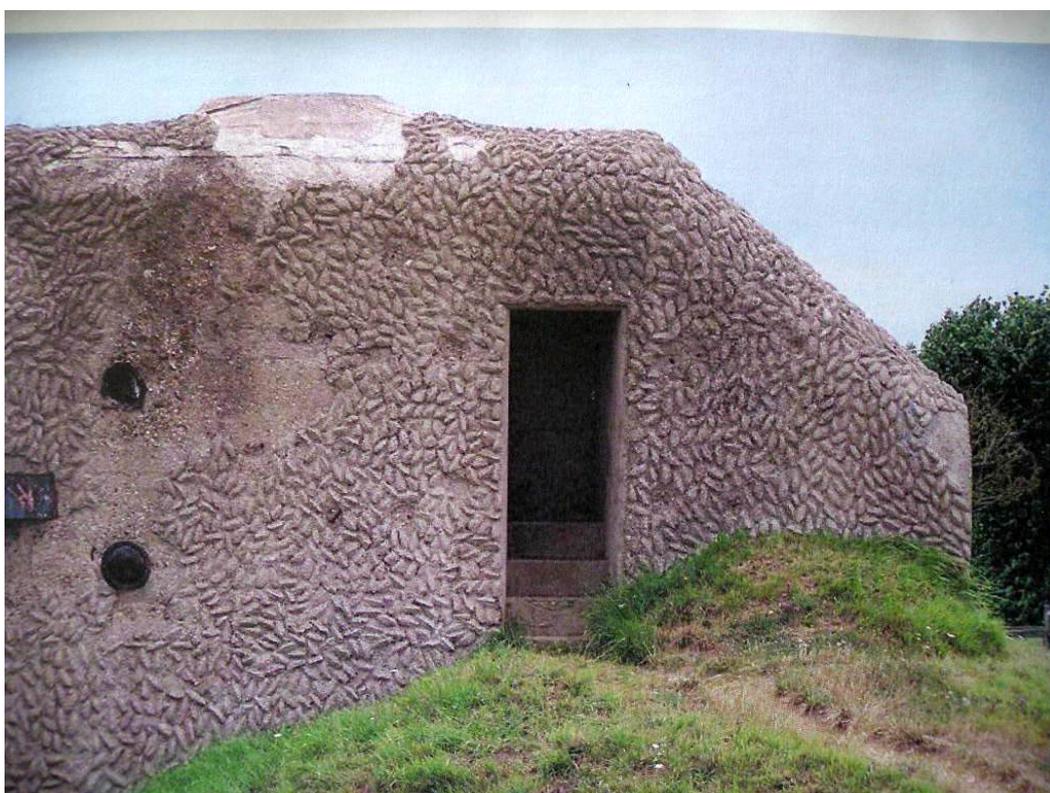


Fig. 13 : Entrée tobrouk R611

Sources:

www.fortif.be

Voila.fr/bunkers

Diabls rouges en Normandie – G Bernage- éditions Heimdal

Atlantikwall – R Rolf- éditions Prak

Constructions normalisées – P Fleuridas-F Herbots-D Peters

Salons Maquettistes

Salon de la maquette du Relecq Kerhuon : A ne manquer sous aucun prétexte. Texte et photos par Philippe Masse

Comme chaque année, la salle de l'Astrolabe du Relecq-Kerhuon, commune proche de Brest, se voit investie par une cinquantaine de maquettistes en provenance de France, du Benelux et de Suisse. L'équipe du club de maquettes se met en quatre tant pour les exposants que pour les visiteurs, soit trois milles environ chaque année. Cette année encore, la qualité des exposants s'est montrée globalement à la hauteur des attentes des organisateurs du salon et ils mettent ce dernier à la hauteur des salons de incontournable de l'Hexagone. Pour ce qui est du domaine de la Seconde Guerre Mondiale, le plateau était à mon sens d'une inégale qualité. Si j'ai pu voir de magnifiques réalisations, d'autres portent à une certaine confusion pour les "amateurs" d'Histoire du second conflit que nous sommes. En effet, si le monde de l'infiniment petit est un acteur du Devoir de Mémoire, alors il se doit de respecter l'Histoire. On excusera un jeune maquettiste d'avoir une vision particulière de sa réalisation de la pointe du Hoc, autant on ne pardonnera pas de voir un maquettiste confirmé, faire des erreurs dans sa scénographie dédiée à la libération d'un village par la deuxième division blindée.

On peut penser que la proximité du littoral de l'exposition ait pu inspirer les maquettistes à mettre en valeur le patrimoine maritime de la Deuxième Guerre Mondiale, mais il n'en a rien été. Sans vouloir brosser un sombre tableau, j'ai quand même vu de magnifiques réalisations dont le sous-marin Surcouf (voir photo ci-dessous) qui méritait à lui seul une attention particulière. Mais c'est du fond des océans que nous sont venues les plus belles pièces de l'exposition.



Néanmoins si les stands de maquettisme maritime étaient de qualité, l'un d'entre eux sortait du lot. Stéphane Esnaud a fait la présentation d'une partie de sa collection dédiée à l'arme sous-marine. Ce gendarme en poste dans la région de Le Blanc, est un fin connaisseur de l'histoire sous-marine. Les détails de ses réalisations sont parfaits. Son idée d'avoir une vue élargie de l'U407 est particulièrement impressionnante. On imagine le Kapitänleutnant Ernst-Ulrich Brüller (9. Unterseebootsflottille) en train de traquer l'un des 12 bâtiments qui seront coulés par le sous-marin.



Rendez-vous est d'ores et déjà pris pour l'année prochaine et je vous invite à prendre rang pour votre participation. Au nom de toute l'équipe de rédaction je remercie l'ensemble des membres du club du Relecq Kerhuon de son accueil et de son soutien à l'opération Atlantic.

Les Championnats du Sud : Figurines et maquettes par Frédéric Dumons

Crédit photos : Marc N'Guyen

La rédaction a eu la joie de se rendre à la 21^e édition des Championnats du Sud organisés par l'Etendard Occitan les 20 et 21 septembre derniers. Plus particulièrement, nous y avons été fort bien accueilli par son Président Mr Alain Lafay (<http://www.etendardoccitan.org/>).

Comme toujours cette réunion s'est tenue dans une atmosphère sympathique et décontractée sans pour autant renier le sérieux et le professionnalisme dont fait preuve l'Etendard Occitan. Ce club ayant réussi à projeter la renommée de l'événement au-delà des frontières.

Cette année la direction du club, essentiellement « figuriniste », a décidé d'ouvrir le concours à un plus grand contingent de maquettistes. Cette dernière option n'est pas pour nous déplaire car elle ouvre le concours à pas mal d'engins en relation avec la période qui nous intéresse. A cette occasion nous parlerons plus particulièrement du « Club Maquettistes Gimontois » et de son Président, Denis Caron, qui nous ont permis d'admirer un canon sur rail « Léopold », un Tigre sous toutes ses coutures et une belle collection de « warbirds » au 1/48^{ème} (<http://www.cmq32.info/>).



Nous mettrons sur le forum, début décembre, un lien vers un fichier à télécharger pour un total de 177 photos de figurines et maquettes, un grand merci à Marc N'Guyen. Bien sûr il y a bien des sujets éloignés de la Seconde Guerre Mondiale mais il n'y a pas que cela dans la vie ! Nous avons ainsi un grand faible pour le « Canadair » en plein largage, œuvre de M. Jean-Claude Tigner...

Ci-contre : Avec leur barbe de quelques jours, ces membres du LRDG sont de retour à Siwa après une patrouille dans le désert libyen



N'hésitez donc pas à vous rendre sur les sites des clubs cités, les reportages photos des divers salons sont un vrai plaisir pour les yeux. Vivement les prochains championnats !

